

# Aux îles Kerguelen

**DU MÊME AUTEUR**

**Chez le même éditeur**

**ROMAN NATIONAL**

**GOOGLE DEATH**

**LE PLUS VIEIL ÉCRIVAIN DU MONDE**

**LA GUERRE ET L'EXIL**

**DIVERSIONS**

**GOOGLE DEATH**

**Laurent Margantin**

**AUX ÎLES KERGUELEN**

**éditions œuvres ouvertes**

éditions œuvres ouvertes, 2019

ISBN : 979-10-90230-36-1

[www.oeuvresouvertes.net](http://www.oeuvresouvertes.net)





*Y a-t-il encore des voyageurs ? Je ne parle pas des millions de personnes qui, chaque jour, sont transportées sur le globe en l'espace de quelques heures à bord d'un avion, mais de ces hommes - aujourd'hui devenus rares - qui, pour aller d'un point à un autre de la planète, prennent un navire sur lequel ils restent plusieurs semaines voire plusieurs mois et qui font un authentique voyage. Ils contemplent la mer, ils font la connaissance des autres passagers à bord, ils rêvent, ils lisent, ils écrivent, - ce sont il me semble de vrais voyageurs, tandis que ceux qui vont d'un aéroport à un autre se déplacent à travers le monde sans jamais faire l'expérience physique des lieux survolés.*

*Le voyage aux îles Kerguelen est un petit voyage. Comme il n'y a pas d'aéroport, il faut prendre un bateau à la Réunion, bateau qui fait escale à Crozet. La traversée dure une dizaine de jours.*





## À bord

À bord des scientifiques qui vont prendre la relève de leurs collègues à Kerguelen et une vingtaine de touristes dont je fais partie. Mal de mer depuis que nous avons embarqué, le bateau secoué par la houle (qui va se renforcer). Le gris sombre de l'océan, l'obscurité de la cabine. Un paquet de Maigret dans mon sac, mais pas d'humeur à lire. Plus nous avançons vers le sud et nous éloignons des tropiques, plus je sens le froid et dois me couvrir, même à l'intérieur. Déjeuner dans ma cabine (quand je peux manger), car je ne tiens pas à table. On doit me prendre pour un ours, mais je m'en fous.

La première nuit a été houleuse. Je n'ai pas fermé l'œil. Le temps s'est fortement dégradé, avec des creux de dix mètres. Pas d'horizon à voir sur le pont, un ciel nuageux couvre et assombrit tout. Si l'on arrive à tenir sur le pont, puisqu'à certains moments le navire penche de trente degrés à gauche ou à droite. Descendre un escalier, c'est risquer de se casser la gueule à chaque renversement du na-

vire. On s'accroche à la rampe sans bouger (et dire que j'ai toujours refusé de monter sur des manèges particulièrement violents et que je suis à bord de celui-ci pendant au moins une semaine). J'ai quand même voulu déjeuner avec les autres passagers, et j'ai cru à plusieurs reprises que le serveur allait nous balancer les plats à la figure. Il faut bloquer comme on peut son assiette et ses couverts, quant aux chaises elles sont fixées au sol. Je n'avais pas spécialement le cœur à rigoler, mais je me suis quand même rappelé la scène de *La Ruée vers l'or* (revu il n'y pas longtemps) où Charlot et son comparse basculent d'un côté à l'autre d'une cabane à cheval sur un abîme. Comme je suis pris par la nausée et que j'évite de parler, j'ai gardé cette association pour moi. Impossible également de rester assis dans la cabine, écrire à l'ordinateur est tout à coup un sport redoutable, je dois constamment faire attention à ce que mon portable ne m'échappe pas des mains (je le tiens comme je peux sur les genoux). Les autres passagers ont renoncé à rester dans leur cabine, ils disent qu'on y est encore plus malade et qu'il vaut mieux être dehors. J'irai les rejoindre tout à l'heure sur le pont et tenterai de discerner quelque chose dans ce fracas permanent. Et passe-

rai chez le médecin de bord reprendre de nouveaux comprimés pour les prochaines heures. Les Quarantièmes rugissants sont encore devant nous.

L'homme qui a rêvé du voyage et l'homme qui voyage n'ont rien en commun. Le premier ignore un jour avant le départ qu'il vivra fatalement des heures difficiles: il a la tête farcie d'images toutes merveilleuses. L'homme qui voyage et vit les heures difficiles a perdu ces images et ne voit que les vagues immenses s'élever autour de lui, et n'entend que le vent s'abattre sur le navire et le secouer. L'homme qui voyage maudit l'homme qui a rêvé du voyage parce qu'il l'a embarqué sur une mer déchaînée. Et il se promet de ne plus jamais rêver de voyages, de tuer le rêveur en lui.

Nette amélioration de la météo ces dernières heures. On tangue, mais on peut aller sur le pont sans risque, même à l'avant du bateau où des paquets d'eau s'abattaient constamment ces derniers jours. J'ai passé une partie de la matinée à dormir dans ma cabine, récupérant des dernières nuits, puis je suis allé faire un tour sur le pont avant d'aller déjeuner. Un groupe de passagers racontait avoir vu des

baleines à bosse avec leurs jumelles. Moi, c'est plutôt les albatros qui m'intéressent. Je ne suis pas le seul. J'ai fait la connaissance de David, un ornithologue envoyé en mission aux Kerguelen pour une année. Les albatros suivent le navire en gueulant et passent très près des passagers, dont plusieurs mitraillent avec leurs appareils photo. Pendant ce temps-là, David est affairé: il a un carnet sur les genoux et note tout ce qu'il observe au fil des heures, jubilant à chaque fois qu'il reconnaît une nouvelle espèce: *Albatros à bec jaune ! Albatros hurleurs ! Pétrels géants ! Océanites ! Prions ! Damiers du cap ! Albatros timides ! Albatros de Salvin ! Sternes antarctiques ! Albatros à sourcils noirs ! Albatros à tête grise !* Parmi plein d'autres oiseaux dont je n'ai pas retenu tous les noms. C'est la fête sur le pont, malgré la tempête qui sévit (le ciel est encore bien sombre tout autour de nous et la houle reste forte). David ne cesse de lever la tête vers le ciel, de se relever quelques instants pour suivre des yeux tel ou tel oiseau qui passe juste au-dessus de nous, puis se rassoit pour griffonner dans son carnet (il me raconte qu'il rentrera toutes les données sur son ordinateur ensuite). Je reste assis à côté de lui une bonne partie de l'après-midi, apprenant à re-

connaître les oiseaux qui reviennent le plus souvent, à l'écoute des commentaires enthousiastes de David qui me fait penser à un enfant pendant un feu d'artifices.

Escale à l'île de la Possession, où doivent débarquer un météorologue et un médecin qui rejoignent une base scientifique créée là au milieu de nulle part, sur l'une des cinq îles volcaniques de l'archipel de Crozet. Roche à nu, presque pas de végétation. La mer est plus calme. Plusieurs touristes partent sur l'île en hélico pour aller visiter la grande Manchoitière, mais je décide de rester à bord. Des manchots, ce n'est pas ce qui manque aux Kerguelen. Et puis je veux enfin pouvoir lire tranquille (*Pietr le Letton* de Simenon à finir).

Ce matin, nous avons longé l'île de l'Est et tout le monde était sur le pont pour prendre des photos. Comme je suis le seul Réunionnais à bord - les autres passagers sont venus en avion de la métropole où les températures sont plus basses encore -, je suis aussi le seul à avoir froid. Les autres sont couverts, mais portent juste un pull et un imperméable. Ils n'ont pas l'air de souffrir du vent de plus en

plus glacial. Quant à moi, j'ai une chemise et deux pulls sur le dos, en plus d'un parka bleu, d'une écharpe et d'un bonnet de même couleur sous la capuche du parka. Fanny, une infirmière qui va également s'installer pour un an aux Kerguelen, m'a trouvé un surnom: *l'ours bleu*. Dès qu'elle me voit, elle ne peut s'empêcher de me lancer: *Alors, comment va l'ours bleu ?* Je lui souris un peu gêné et continue à déambuler sur le pont avant de rejoindre ma cabine où il fait à peine plus chaud. J'allume l'ordinateur et m'informe sur le passage du cyclone Felleng au large des côtes réunionnaises. Et j'écris cette note.

Stéphanie, une des scientifiques à bord. Elle va à Kerguelen, m'a-t-elle expliqué, dans le cadre d'un programme de recherche sur le dépôt de poussières atmosphériques sur l'océan austral. Je ne comprends rien à ses explications. Elle circulera sur quelques îles pendant deux mois.

- Et toi, que vas-tu faire là-bas ? m'a t-elle ensuite demandé.

Et comme j'avais déjà réfléchi à ce que j'allais dire, je lui ai répondu tranquillement:

- Je vais lire.

Puis je me suis tu en regardant le ciel dégagé depuis que nous avons quitté l'île de la Possession.

- Attends, tu fais trois mille kilomètres en bateau pour simplement *lire* ?

- Il faut un bon endroit pour lire. Kerguelen me paraît en être un.

Et comme le silence s'installait entre nous, je me suis levé et j'ai pris congé:

- Bon, je retourne à Kafka. Ces jours-ci je relis *Amérique*, que j'avais lu il y a longtemps. Tu as lu Kafka ?

Forte houle à nouveau, et le mal de mer qui va avec. Plus de doute possible: le voyageur fuit quelque redoutable ennemi. Sinon comment expliquer qu'il ait accepté de monter à bord de ce navire pour passer les Quarantièmes rugissants ? Dans l'espoir de lui échapper, il est prêt à subir les nausées et les vomissements, les angoisses nocturnes enfermé dans sa cabine sans pouvoir dormir, et, pire que tout, la promiscuité avec d'autres hommes que le voyage rend encore plus bavards, malgré leur mal de mer. Mais il faudra bien que le voyageur revienne, et l'ennemi

le sait, qui ne s'est pas lancé à sa poursuite. Alors à quoi bon tout cela ?

Un albatros: une salve de photos. Un orque ou un dauphin: une autre salve. Sans parler des photos à bord, entre eux - ils n'arrêtent pas. Ils mitraillent à tout bout de champ, et en réalité ils sont encore ou déjà devant les mêmes images qui précèdent ou suivent le voyage. Leur monde, c'est un stock de choses et de lieux dont il s'agit de s'emparer par l'image, mais jamais d'observer calmement. Ce qui compte, c'est le stockage, la quantité (« J'ai fait tant de photos - beaucoup en général - pendant ce voyage »). Il y a donc excitation permanente, comme aux soldes. On ne cesse de solder l'océan, dépêchez-vous de prendre ces poissons volants. Le réel est un supermarché infini où l'œil externe prend tout ce qui l'excite, le fascine. L'argentique obligeait à se poser, à prendre la bonne photo, donc à choisir l'angle, la bonne lumière, sans oublier de régler l'appareil. À attendre le bon moment, donc à observer tranquillement autour de soi. Le photographe n'était pas si éloigné du peintre. On était aussi limité par les vingt quatre ou trente six clichés de la pellicule. Maintenant, la



photo est, comme la vidéo, un mode de vision hagar, distrait, hystérique au fond puisqu'il est sans fin, sans limite. Ils remplissent leur mémoire externe, dont la capacité épuise leurs propres capacités. Et ils sont déjà dans l'après-voyage, en train de regarder ce qu'ils ont prétendument vu, mais qui ressemble en fait à ce qu'ils ont vu ou auraient pu voir avant le voyage: le stock d'animaux, de bâtiments et de paysages était en vérité déjà disponible. Ils n'avaient pas besoin de partir, ces fantômes de voyageurs.

Cela fait aujourd'hui une semaine que nous sommes partis de la Réunion. Nous serons à Port aux Français vraisemblablement mercredi (il suffit que je m'approche d'un groupe de scientifiques pour avoir des nouvelles complètes sur la vitesse du bateau, la météo, etc.). Je passe ce dimanche assis sur la passerelle, un livre ou l'ordinateur sur les genoux. Bonnes nouvelles de Saint Denis où le cyclone Felleng n'a pas fait trop de dégâts. Je lis quelques articles du Monde sur la situation au Mali. Ciel dégagé depuis ce matin, et du vent toujours (nous sommes entrés au pays du vent). Je continue *Amérique*, mais je suis trop distrait par la vie autour de moi. J'attends notre arrivée

avec impatience pour pouvoir me mettre vraiment au travail.

Dans l'oubli de sa propre vie, de son propre visage, de son propre nom même. Au vent, dehors, prenant de plein fouet chaque rafale. Frappé par les embruns et la pluie à chaque instant, poreux, imprégné par les embruns et la pluie, spongieux. Traversé seconde après seconde par tout ce qui survient, vagues, oiseaux, nuages, sons, et imprégné de tout cela. Prenant chaque sensation en plein corps, plus que cette ouverture au dehors, être béant qui va en titubant comme un ivrogne, assommé par tout ce qui l'entoure et qui l'a traversé, et qui l'habite désormais sans qu'il sache clairement le distinguer, et encore moins le nommer. Une force invisible: non, des flux, mille flux qui courent dans le corps et progressent au plus loin dedans. À en être idiot, plus rien d'autre que ça, plus soi, que ça, l'extérieur entré, entrant totalement dedans à chaque instant et y cheminant, et y creusant ses galeries.

Cela fait deux jours que je suis enfermé dans ma cabine, à lire. Les scientifiques - toujours en bande désormais - ont

fini par m'insupporter, et je préfère les éviter. Je ne vais donc plus au restaurant, et mange de temps en temps un sandwich accompagné d'un thé vert (ma boisson préférée) que je prépare ici. De toute façon je mange de moins en moins depuis notre départ de la Réunion, comme si le froid m'avait coupé l'appétit. Je préfère de loin cet isolement et cette alimentation allégée au blabla des scientifiques qui m'emmerde crescendo. Ils se préparent depuis des mois à leur séjour aux Kerguelen, on leur a payé une formation de plusieurs semaines aux conditions extrêmes de la vie sur l'île, et comme ils ont déjà programmé toutes leurs activités à venir avec leur directeur de labo, ils ne cessent de discuter entre eux de leurs futures « manips » (ce qui signifie *sorties* ou quelque chose comme ça). « - Tu vas quand sur l'île X ? Ah moi j'y vais en mars faire ceci », etc. : voilà autour de quoi tourne leur conversation. Au fond, ils n'ont plus rien à découvrir, ils connaissent le terrain avant d'y être allé, ne serait-ce que par les rapports qu'ils ont lus des collègues qu'ils vont remplacer là-bas. Le scientifique envoyé au bout du monde fait partie d'une longue chaîne de scientifiques envoyés au bout du monde, participe d'un vaste programme d'étude dont il n'est que le

tout petit maillon, à la limite insignifiant. A côté de cette organisation impeccable et financée par l'Etat, que suis-je moi, espèce de parasite littéraire venu se promener - ou plutôt se perdre - dans *leur* bout du monde ? Si j'avais dit que j'allais aux Kerguelen pour écrire un livre et que j'étais sous contrat avec un éditeur, sans doute m'auraient-ils regardé avec d'autres yeux. Or je n'écris que ce blog, et ne songe à rien écrire d'autre. Et je prétends me contenter d'aller jour après jour dans l'inconnu, sans programme affiché, sans autre tâche - mais ô combien ridicule à leurs yeux ! - que lire, lire et encore lire.

Hier en fin d'après-midi, nous avons commencé à apercevoir les Kerguelen au loin. Sur la passerelle, Michel, le capitaine, est venu vers moi:

- Ça te dirait de voir un cimetière marin au bout du monde ? C'est un site très peu visité, on fera une escale demain matin si on continue à avancer à cette vitesse pendant la nuit et surtout s'il n'y a pas trop de vent dans le golfe pour les hélicos. C'est juste en face de Port-aux-Français, on peut se prendre quelques heures avant de débarquer.

Pendant la soirée, nous avons commencé à longer les Kerguelen par le nord - silhouettes impressionnantes des falaises dans l'obscurité -, et, ce matin, nous étions comme prévu dans le golfe du Morbihan, le temps était clément et on préparait un hélico pour emmener un premier groupe sur l'île du Cimetière.

Devant nous quand nous descendons, une trentaine de croix blanches plantées dans la terre.

- Au dix-neuvième siècle, les baleiniers américains venaient enterrer leurs morts sur cette île, explique sobrement Michel, qui semble remué par cette visite aux morts anciens.

Puis le craquement de nos pas sur les cailloux. L'air si vif et pur qu'il assomme, rend silencieux.

Un peu plus loin, des lapins en nombre sur cette île rocheuse, une cabane (mais personne n'y vit, c'est un abri pour les scientifiques de passage), et le vent qui se lève, il faut donc se dépêcher de rentrer.

Belle entrée en matière pour ce séjour à Kerguelen, qui s'appelait jadis île de la Désolation.

Je rejoins cette terre désolée avec joie. Parce que c'est la terre, et plus la mer. Pour nulle autre raison. Enfin les vagues ont fini d'envoûter mon corps et mon esprit. Océan, je ne t'aime pas. Entre toi et moi il n'y aura jamais rien.

## Port-aux-Français

Pas de port à Port-aux-Français ! On y débarque en hélico, comme si on avait voyagé dans les airs, c'est un peu bizarre. Des résidents de l'île sur des chalands autour du bateau qui se prennent pour des Tahitiens en pirogue, ils sont venus saluer les nouveaux arrivants. Plusieurs d'entre eux vont nous laisser leur place. Un des premiers containers qu'on descend du bateau, c'est celui des fruits frais - des mois que les gens ici n'en ont pas mangés - et chacun d'aider à les « dépoter » (mot que j'ai entendu plusieurs fois prononcé) malgré le vent froid (le ciel s'est couvert en quelques instants et on annonce de fortes pluies). Chacun est conduit ensuite à son « bâtiment », on me donne une chambre dans celui des ornithos, David m'accompagne ou me guide plutôt, comme s'il était déjà venu alors que c'est son premier séjour à Kerguelen. Dans ma chambre je monte aussitôt le chauffage (il doit faire à peine cinq degrés dehors). Après m'être installé je dîne d'un sandwich qu'il me reste, bois un thé et me couche avec encore la sensation du roulis dans tout le corps. Je dors profondé-

ment malgré le vent qui souffle fort et le beuglement des otaries et des éléphants de mer (*tu vas les entendre cette nuit*, m'avait prévenu mon voisin qui est là depuis un an, *au début ça empêche de dormir et puis on s'habitue*).

Ce matin un gars du bateau m'a apporté mes deux cantines dans une fourgonnette.

- Elles sont super légères les tiennes comparées aux autres, me dit-il en m'aidant quand même à les porter jusqu'à ma chambre.

Je les ouvre devant lui pour qu'ils comprennent pourquoi elles sont si légères: dans la première, des vêtements (pulls, anoraks, écharpes, chaussettes épaisses, tout ce qu'il faut pour résister au froid); dans la seconde - visage éberlué du marin - toutes mes provisions en thé vert: des dizaines de boîtes en carton pleines de sachet, et rien d'autre.

Moi, quand même un peu gêné:

- Je craignais de ne pas en trouver ici.

Je n'écris pas un roman, je n'ai donc pas besoin de décrire Port-aux-Français, voire d'énumérer tous les bâtiments



qu'on y trouve. Je dis cela parce qu'avant de partir, j'étais dans une librairie de la Réunion et feuilletais un récit où le narrateur arrivait à l'île de la Possession et faisait aussitôt la liste de tous les bâtiments qu'il découvrait, au cas où le lecteur aurait eu envie de se promener du premier au dernier (ça durait quand même deux pages). Il faut juste savoir que la base de Port-aux-Français accueille pendant l'été austral environ une centaine d'habitants (pour la plupart des chercheurs) dans des laboratoires et des logements assez laids qui, de loin (et aussi de près d'ailleurs), ressemblent à des hangars et à des préfabriqués (mais on n'est pas venu jusqu'à Kerguelen pour l'architecture). Base bâtie sur une terre sombre et sans relief, base constamment parcourue ou plutôt frappée par le vent fort qui souffle quasiment toute l'année. Voilà, on a fait le tour.

Il pleut trois cent soixante jours par an à Kerguelen. Donc hier il pleuvait. Et aujourd'hui également. Et il y a de fortes chances qu'il pleuve encore demain. Vivrai-je ici une des cinq journées de l'année sans pluie ? En attendant ce jour lointain, ma fenêtre est un mur de pluie, et donc pour le paysage il faudra attendre aussi. Je lis *Moby Dick* assis à la

petite table que j'ai placée face au mur de pluie. Je bois du thé. Je consulte mes mails aussi (l'ordinateur est allumé à côté de moi). Après une matinée de lecture, je finis par me décider à manger autre chose que des sandwiches, et descends au restaurant le TiKer, le seul restaurant de Portaux-Français où tout le monde va manger. J'y vais vers onze heures, le vent souffle si fort que mon parapluie se retourne vite et j'arrive là-bas (à juste quelques centaines de mètres) trempé de la tête aux pieds. Au restaurant, on propose un buffet tous les jours. Parmi les plats de poisson, surtout de la truite. Bernard, le cuistot, m'explique qu'on pêche la truite un peu partout ici, il suffit de marcher une petite heure pour arriver à la première rivière où l'on peut pêcher. Il y aura donc de la truite tous les jours à midi, je mangerai donc de la truite tous les jours à midi, ce qui sera largement suffisant pour mon unique repas de la journée. Je viendrai déjeuner à onze heure et demi tous les jours, avant que tout le monde arrive, car j'aime bien déjeuner seul, ou à la limite avec une ou deux personnes. Mais je ne souhaite pas être intégré au groupe des scientifiques, ou à je ne sais quel autre groupe (je n'ai pas encore découvert les autres groupes et ne suis pas pressé de les

découvrir). Quand j'ai fini de manger ma truite et de boire une tasse de thé vert (j'ai emmené mon thermos avec moi), je retourne à ma chambre, et je suis encore un peu plus trempé au retour. Je me change. Je me ressers une tasse de thé vert. Et je me replonge dans *Moby Dick*.

Quelques heures plus tard, c'est la fin de l'après-midi et le mur de pluie est toujours là, et le vent frappe toujours contre les cloisons peu épaisses du bâtiment, Philippe rentre d'une manip, il est trempé et une fois qu'il s'est douché et changé dans la salle de bain commune à la dizaine de chambres, je lui propose un thé qu'il accepte avant de l'inviter à s'asseoir sur le canapé contre le mur. Il me raconte qu'il est était au rabattage des moutons sur l'île Longue où ils sont élevés. Le temps était pourri évidemment, mais il fallait y aller car plusieurs seront prochainement abattus. C'est une viande qu'on consomme régulièrement à Kerguelen, et c'est aussi l'occasion d'organiser des méchouis et de se retrouver un jour de beau temps.

- Et dis-moi, pourquoi ne bois-tu que du thé vert ? me demande Philippe qui a vu tous les paquets entassés sur l'une des étagères.

- Parce qu'il élimine les toxines... et j'en ai accumulé

quelques-unes ces derniers temps. Je dois donc boire beaucoup de thé vert. Matin, midi et soir. Au début je ne l'ai pas trouvé particulièrement bon, mais je m'y suis fait.

Depuis le premier jour que je suis ici, je me sens comme chez moi. J'ai eu d'abord du mal à m'expliquer ce sentiment, puis j'ai trouvé je crois une explication. Cette chambre au bout d'un couloir, c'est au fond la même que celle que j'occupais quand j'étais étudiant à Tübingen et que je logeais dans une résidence universitaire, au Geigerle. Comme ici, je passais mes journées à l'intérieur, et un ordinateur portable comme celui-ci, mon premier ordinateur portable, était posé sur ma table, et j'y écrivais. Dehors, il pleuvait souvent, ou bien il neigeait en hiver. Et curieusement, j'avais un voisin sympathique comme Philippe, même s'il ne lui ressemblait pas. Il s'appelait Ralf, il était petit et avait ses cheveux blonds coiffés à la rasta (avant qu'il se fasse raser le crâne), et je me souviens qu'il étudiait la théologie et la chimie, étrange combinaison (en Allemagne on étudie deux matières en même temps).

Je refais du thé en me rappelant de cette chambre où j'ai vécu trois ans. Elle est si proche tout à coup. Je ne m'attendais pas à la retrouver un jour aux Kerguelen.

Premiers cauchemars évidemment, comme en tout lieu étranger où je m'installe. Surtout celui-là qui m'a paru le plus intense. J'arrive à la station service de la Croix de Molphey, sur la route de Saulieu (pays de l'enfance). Il fait beau. Je descends au sous-sol de la station (il n'y en avait pas en réalité), et là tout est sombre. Je vois une série de cellules et m'approche de l'une d'entre elles, un peu éclairée par un soupirail. Derrière la grille, je vois un vieil homme, torse nu. Je m'approche encore et je l'entends me dire: « Tu es un Boissillot » (nom de famille de ma mère). Je remonte à la lumière, très ému. J'ai cru reconnaître Pierre B. dans ce vieil homme, mais me reste en même temps l'image d'une personne inconnue, extérieure à ma famille, détentrice de je ne sais quel secret (qui n'en est pas un en vérité, puisque je le sais déjà, que je suis un Boissillot).

L'attraction sonore ici, qu'il pleuve ou qu'il vente (à vrai dire l'un ne va pas sans l'autre), c'est le beuglement des éléphants de mer. Je sais qu'on parle de *chant*, mais c'est un chant un peu spécial, qui terrifie quand on se réveille en pleine nuit et qu'on ne sait plus où on est. Ce sont des

ronflements, des soufflements des raclements, des grognements, des gargouillis de gorge, des sons rauques à répétition - ça donne à peu près ça:

*euuuGrööeuhhhGrööÖÖeuuuuuuhhhhhGRöeuuHHH  
HHHHHHgrÖÖGRuuuuÖöEEUhGRRRRRRRRöÖe  
uuuuuhhhHHHÖÖÖÖÖEUHHHHHHHHHÖÖÖÖÖ  
ÖÖÖÖÖÖÖÖHHHHHHHeuuuuuu*

Ça n'arrête pas jour et nuit, la nuit on dirait qu'ils s'en donnent à cœur joie, et je me demande même si la pluie et le vent assez forts ces jours-ci ne les mettent pas un peu plus en joie, ne les stimulent pas.

Je suis allé le plus loin que je pouvais sur cette Terre pour me rapprocher de la littérature. Jusqu'à maintenant cela a plutôt réussi puisque j'ai passé ces derniers jours plongé dans la lecture, sans m'occuper du dehors (à l'exception notable du beuglement des éléphants de mer). Ce matin, il s'est arrêté de pleuvoir, et le dehors m'a requis à nouveau, le dehors m'a sommé de le rejoindre. J'ai obéi, me suis vêtu chaudement car il faisait un froid vif, et je suis allé

marcher vers le nord de Port-aux-Français, sur la péninsule Courbet. Là soufflait un vent glacial, on sentait que la tempête allait bientôt reprendre, qu'elle ne nous lâcherait pas comme ça. Que c'était son territoire partout autour. Si plat à perte de vue qu'elle pouvait se déchaîner à son aise, sans obstacle. Partout c'était un sol lunaire traversé de petits ruisseaux, des champs de pierre sans végétation puis des surfaces couvertes de fleurs rouges. Et aussi de nombreux étangs, et des trous qui puent la vase cachés souvent par de la broussaille. Trous que je flairais et devinais çà et là, et puis soudain ma jambe droite s'enfonça dans l'un d'entre eux, et si le trou avait été plus large sans doute y serais-je tombé tout entier. Ma jambe pleine de vase, j'ai alors décidé de désobéir au dehors et me suis retourné vers le dedans, où j'insultais bientôt ce dehors plein de trous et de pièges à promeneurs.

- Tu aurais pu y rencontrer un éléphant de mer, pendant leur mue ils adorent se rouler dans ces trous qu'on appelle ici des *souilles*, me dit Philippe. Evite en tout cas de te balader seul, ça aurait pu être pire, et personne ne t'aurait secouru. Et qui après m'aurait invité à boire du thé vert ?

Le groupe des touristes est parti pour une randonnée gigantesque d'une semaine. Et moi je suis resté, le seul ici à Port-aux-Français à ne pas avoir de « mission ». « C'est l'esprit de mission qui est le plus important ici », m'a dit un hivernant dont j'ai fait la connaissance hier au restaurant. Il m'a parlé un peu de son année à Kerguelen et des nombreuses manip qu'il a effectuées. Il est d'ailleurs en train de boucler son programme avant de reprendre le bateau, David est son successeur. « Il faut que tout soit nickel avant mon départ ». Je n'ai pas encore bien compris comment s'organisaient ces sorties qui semblent occuper tous les scientifiques à Kerguelen. Elles peuvent semble-t-il durer entre deux jours et trois semaines. Il y a une vingtaine de cabanes sur les différentes îles qui accueillent ceux qu'on appelle les « manipulateurs ». Le gars avec qui je parlais hier, Jean-Pierre, m'a dit que je pouvais aussi être manipulateur sans être moi-même scientifique, mais je lui ai répondu que vu mon propre travail je n'aurai pas la possibilité d'aller sur le terrain. « Ma manip de tous les jours, lui ai-je dit, c'est le langage », mais ça n'a pas l'air de l'avoir convaincu.



Je me réveille ce matin après une série de nouveaux cauchemars tous peuplés par des parents et des amis disparus. Peut-être n'aurais-je pas dû visiter l'île du Cimetière avant de venir m'installer ici. Dans le couloir, je croise Philippe, et constate qu'il ressemble à Philippe M., un ami de la Réunion disparu en quelques semaines d'une tumeur au cerveau. Mais lui ressemble-t-il vraiment, ou ma conscience est-elle tellement imprégnée des cauchemars de la nuit qu'elle peuple le réel de leurs images ? Eveillé ou endormi, je sens également la présence de Pierre B., le conteur silencieux. Il ne faudrait pas grand chose pour qu'il surgisse et vienne me serrer la main. Comme le ciel est enfin dégagé, je sors me laver l'esprit de toutes ces visions.

Deuxième sortie, et cette fois-ci, au lieu d'aller vers la péninsule, je marche sur la côte, en face de Port-aux-Français. Beau temps qui dure quelques heures, les gens en profitent pour faire tout ce qu'ils ont à faire à l'extérieur, repartent de plus belle dans leur « mission », on voit des véhicules circuler sur les quelques centaines de mètres de rue, et des hommes qui chargent un chaland en

vue de ce qu'on appelle ici une « dépose » (soit le transport de scientifiques sur une île plus ou moins éloignée - il y en a trois cents à Kerguelen). Je sors un peu de cette (relative) agitation et marche donc sur la côte, passant à côté de plusieurs otaries et éléphants de mer affalés, comme abrutis par leur beuglement nocturne, ou bien est-ce le peu de soleil qui les fait sommeiller ainsi en plein jour ? Je m'arrête un long moment sur des rochers pour regarder les mouvements ondoyants des algues dans les vagues, des nappes brunes qui serpentent, qui se mêlent, qui se détachent à nouveau. Beauté un peu inquiétante de ces mouvements, où la matière semble exister dans la variation constante de ses formes. Tout en suivant la côte je repense aux visions de la nuit, qui perdent de leur vigueur. Elles sont remplacées par les visions du jour, tout aussi troublantes, si bien qu'on peut se représenter un lien profond entre les premières et les secondes, une cohérence inconnue de l'imaginaire et du réel, de la mémoire et de la conscience du présent. Puis le ciel se couvre très vite, à cause du vent les intempéries arrivent à une vitesse folle et sont elles-mêmes balayées à une vitesse folle, on ne peut pas se fier au ciel ici, tout file, tout bascule d'une minute à

l'autre, et tout à coup les éléphants de mer qui recommencent à beugler, il est vraiment temps de retourner au dedans, à la lecture.

Quelle idée de commencer la journée en lisant Chateaubriand ! A peine avais-je lu quelques pages de *René* que je me sentais appeler par le dehors. Je mettais un deuxième pull, mon anorak, mon écharpe et mon bonnet, buvais une énième tasse de thé, et allais marcher sur la péninsule Courbet, en plein vent. Je n'ai pas suivi le conseil de Philippe, j'y suis retourné seul, en faisant bien attention où je marchais. A un endroit, un éléphant de mer se baignait effectivement dans une souille, je me suis arrêté un moment devant ce spectacle mémorable (il semblait quant à lui totalement indifférent à ma présence). Puis j'ai continué à marcher, le vent était de plus en plus froid, j'ai marché pendant un bon moment avec en tête les pages de *René* que je venais de lire, jusqu'au moment où Chateaubriand m'a un peu lâché. Plus loin, j'ai vu une silhouette se détacher, penchée sur quelque chose. Je me suis approché, mais comme l'inconnu portait un parka et avait la tête couverte d'une capuche, il a fallu que Stéphanie tourne la

tête vers moi pour que je la reconnaisse (elle ne m'avait même pas entendu venir avant que je sois à quelques pas d'elle). Des bottes aux pieds, elle était au bord d'une rivière:

« C'est la rivière du château », me cria-t-elle, le vent soufflait tellement fort qu'on pouvait à peine s'entendre. Stéphanie était accompagnée de deux autres chercheurs qu'elle me présenta. Malgré le vent, elle eut le courage de m'expliquer ce qu'ils étaient en train de faire et qui correspondait à peu près à ce qu'elle m'avait dit sur le bateau et qui m'avait paru particulièrement obscur. Elle prélevait de l'eau de la rivière dans le cadre d'un programme d'étude sur le dépôt de poussières atmosphériques dans la zone de l'Océan austral. Cette fois-ci, Stéphanie n'entra pas dans les détails, le vent rendant une conversation plus longue impossible. En plus, le ciel s'assombrissait, il nous fallait retourner vite à la base avant qu'il recommence à pleuvoir. En marchant à grands pas chassé par les nuages derrière nous, je songeais au financement de ce programme de recherche qui impliquait plusieurs labos dans le monde et des dizaines de chercheurs, peut-être plus. Je pensais au personnel scientifique constamment renouvelé sur la base,

et à l'absence de « littéraires » ou d'artistes, comme si la recherche sur le langage que pouvait représenter la littérature n'avait plus de sens. La poussière, en ce bout du monde, a plus d'importance que les mots.

Vu que je me promène quelques heures dans la journée, j'ai modifié mon emploi du temps. Je commence à lire le soir, continue une bonne partie de la nuit, me couche un peu avant le jour, me lève vers onze heures, bois une tasse de thé, vais manger une truite au restaurant en buvant une deuxième tasse de thé, et sors si le temps le permet (sinon divers travaux à l'ordinateur). Le soir je bois une tasse de thé en mangeant quelques biscuits achetés au Kerfour (*sic* - unique épicerie de Kerguelen), et je repars pour une nuit de lecture. Toujours Chateaubriand.

Je comprends: une fois vus les éléphants de mer, il faut passer aux otaries. Une fois vues les otaries (et prises les photos qui vont avec, animaux souriant à l'objectif, ou dans des poses amusantes, ce dont les otaries ne se privent pas, cabots de l'océan), il faut passer aux manchots. Une fois vus les manchots, c'est les albatros sur leurs nids, etc.

(les espèces exotiques ne manquent pas ici). Ce qui vaut pour les monuments dans les pays de vieille civilisation vaut pour les animaux dans les pays sauvages. Un autre, encore un autre ! Les randonneurs sont revenus ce matin de leur grand tour de la péninsule Courbet, et ils se préparent désormais à des excursions sur des îles du golfe du Morbihan. Ils me montrent leurs photos, la plupart magnifiques. Et ils ne me comprennent pas évidemment: Qu'ai-je fait pendant la semaine où ils étaient partis ? Pourquoi être venu si loin pour ne rien faire ? Alors que je commence tout juste à aborder la question épineuse des éléphants de mer (les otaries ne m'intéressent pas). Mais comment expliquer que les éléphants de mer puissent être une question épineuse ? Aujourd'hui, je compte retourner derrière le bâtiment où je loge. Il y a là un couple d'oiseaux qui nichent sur le sol, une espèce redoutable que je découvre: des sternes antarctiques. Ils vous foncent dessus si vous approchez de trop près, en vous donnant des coups de bec sur le crâne. C'est l'oiseau semble-t-il le plus agressif au monde, jamais vu une telle hargne pour défendre son petit territoire autour du nid. Tout petits, mâle et femelle n'hésitent pas à attaquer les skuas qui passent

dans le coin. Aujourd'hui, j'y retournerai, mais en restant à bonne distance. Inutile de les effrayer et de déclencher la guerre.

C'est un livre lu il y a longtemps, le premier livre qui m'ait touché si profondément. J'étais au lycée et je lisais Camus, qui m'avait mené à ce livre écrit par son ancien professeur de philosophie à Alger, Jean Grenier. Je rouvre aujourd'hui *Les Îles* et retrouve le chat Mouloud, le boucher condamné par la maladie, hommes et animaux face au même mystère de l'existence et à ce que Grenier appelle « l'attrait du vide » qui le conduisit à la pensée asiatique (quelques années plus tard je découvrais d'ailleurs un autre de ses ouvrages, *L'Esprit du Tao*). Il n'est pas indifférent que je le relise ici, car c'est dans ces pages que j'ai découvert l'existence des îles Kerguelen (dont j'allais chercher la situation géographique dans un atlas). Le livre de Grenier conduit d'île en île, des îles Fortunées aux îles de Pâques par exemple, mais sans port où faire une escale. L'écriture en est continuellement relancée par des doutes, des questionnements, ou tout simplement des rêveries. Ainsi du chapitre intitulé « Les îles Kerguelen », qui commence par

ces mots que je n'ai jamais oubliés: "J'ai beaucoup rêvé d'arriver seul dans une ville étrangère, seul et dénué de tout. J'aurais vécu humblement, misérablement même. Avant tout j'aurais gardé le *secret*". C'est aussi dans *Les Îles* que j'ai lu ces lignes écrites par un ancien voyageur:

*Les Kerguelen étant situés en dehors de toute ligne de navigation...*

*... C'est avec une extrême prudence que les navires approchent de cet archipel qui se compose d'environ trois cents îles et dont les côtes, souvent brumeuses, sont bordées de récifs dangereux...*

*L'intérieur du pays est absolument désert et la vie y fait totalement défaut.*

Kerguelen était au cœur du livre. La littérature menait à Kerguelen.

Sur le chemin je rencontrais l'aquarelliste. Il était face à la baie ensoleillée et peignait difficilement avec ses mains gantées. Sa palette tremblait entre les cailloux où il avait essayé de la fixer, car le vent soufflait fort. Il me dit qu'il



n'était pas facile de peindre ici, car les nuages filaient et la lumière changeait constamment. Ainsi il fallait qu'il se souvienne du paysage qu'il était en train de peindre, car à peine l'avait-il vu qu'il avait disparu. « Je suis gelé », me dit-il enfin, la tête sans doute pleine de dizaines d'aquarelles qu'il ne réaliserait jamais.

Les ornithos ont réussi à me convaincre de venir avec eux au Totoche, un bar au premier étage du restaurant où se retrouvent les résidents de la base au moins une fois dans la semaine. J'avais prévu de commencer *Mardi* de Melville (jamais lu), et cette soirée en société, autant le dire franchement, m'emmerde. Mais comme c'est le Disker - le plus haut représentant de l'Etat à Kerguelen, une espèce de gouverneur - qui organise une soirée d'adieu à la quarantaine de personnes qui vont embarquer à bord du Marion Dufresne, difficile de ne pas y aller. Philippe m'a dit le nom du bonhomme, mais je l'ai oublié aussitôt. J'y vais en traînant les pieds, n'ayant aucune envie de me trouver mêlé aux histoires des gens ici. « C'est mal vu à Kerguelen de rester à l'écart », me dit David, qui en sait déjà plus que moi sur les mœurs locales après deux semaines ici. Je lui

réponds que c'est partout mal vu de rester à l'écart. « Oui, mais ici c'est aussi une question de survie », finit par lâcher David, décidément très sûr de lui (et comment se fait-il qu'un gars dont je pourrais être le père cherche à exercer une autorité sur moi ?).

À l'exception de quelques personnes en manip, tout Port-aux-Français est au Totoche. Philippe me présente des employés de la météo plutôt sympas. Dans la salle, je remarque le très beau comptoir en bois, deux baby foots et deux tables de ping-pong qui sont évidemment des points de rendez-vous importants ici.

Quelques minutes plus tard, le Disker fait son entrée. C'est un petit homme aux yeux vifs qui serre les mains de tous les gens qu'il croise, il commence aussitôt un discours ennuyeux, espèce d'éloge de « l'esprit de mission » bizarrement ponctué de grimaces censées imiter celles de Louis de Funès, c'est vraiment pitoyable, mais les gens ont l'air d'apprécier. Pour clore son sketch il se met à entonner une chanson ridicule dont j'ai retenu malgré moi les paroles:

*L'aventure est devant, Kerguelen nous attend,*

*Et danse Marion, et danse dans le vent,*

*L'aventure est au vent !*

L'assistance applaudit mollement, puis il continue à pérorer quelques minutes, comme si le petit air qu'il vient de chanter l'avait inspiré. Il finit quand même son discours et se dirige vers moi qui ne suis pas loin, impossible de me dérober. Il me serre la main en me fixant droit dans les yeux, et ce salopard me lance:

- Alors c'est vous l'intello qui est venu à Kerguelen pour bouquiner ?

Il a dit cela d'une voix forte, et quelques rires fusent dans la salle, surtout du côté des militaires.

Énervé par la vulgarité du bonhomme, je réponds du tac au tac, dans un grand sourire:

- Intello non scientifique, pour être précis, en très nette minorité par rapport aux intellos scientifiques qui sont une véritable armée ici !

Sans me répondre, le Disker me jette un regard glacial et se détourne de moi pour aller vers un autre groupe. Visiblement, il n'aime pas l'idée d'être à la tête d'une colonie d'intellectuels au bout du monde, dont je ne serais qu'une

variété parmi d'autres. Dans son esprit, « intello » est une injure réservée à ceux qui ne sont pas « sur le terrain ». Un littéraire vit hors sol, coupé de la réalité, pas un scientifique.

- Tu n'aurais pas dû lui répondre, me dit Philippe. Ce type est une ordure. Il a fait rapatrier un cuisinier parce que ce qu'il faisait à manger ne lui plaisait pas. Fais gaffe quand même, et essaie d'arrondir les angles à la prochaine rencontre. Il a tout le pouvoir ici, il peut te mettre dans un bateau quand il veut. Pour lui tu n'es qu'un touriste, tu n'apportes rien à la mission.

Le conteur silencieux était là. On ne savait trop où exactement, mais il était là, dans la pièce. Quand il n'y avait plus de bruit et qu'on lisait, on entendait son souffle. Il fallait avoir lu déjà un bon moment dans le silence, et on l'entendait respirer à côté de soi, juste à côté de soi, ou bien était-ce en soi, loin en soi ? Est-ce que le conteur silencieux lisait avec moi ? Je ne me souvenais pas l'avoir vu lire, jadis. Simplement assis dans son fauteuil, levant parfois la tête vers la fenêtre pour regarder le ciel au dehors, comme je le faisais à présent en tournant les yeux de

temps en temps vers la nuit. Il soufflait en moi, mais je ne le voyais pas, il restait invisible (il y avait ce fauteuil derrière moi, où il pouvait s'asseoir, il était le bienvenu). Dans la posture du lecteur, mais ne lisant pas, soufflant, rythmant quoi ?

C'est une habitude désormais: quand il n'est pas en manip, ce qui a été le cas toute cette semaine, Philippe passe me voir en fin d'après-midi et je l'invite à boire un thé (j'ai suffisamment de réserves pour tenir jusqu'au prochain ravitaillement). Comme il est ici depuis un an déjà, il me parle de la vie aux Kerguelen.

- Ici, une pratique courante c'est ce qu'on appelle le *dau-bage*. Surtout pendant les mois d'hiver, quand on est moins nombreux. Les hivernants passent une bonne partie de leur temps à dire du mal les uns des autres. Il ne faudra donc pas s'étonner qu'on dise du mal de toi, les gens de passage comme toi ou bien les VCAT sont particulièrement visés.

Les VCAT (Volontaires Civils à l'Aide Technique) comme Philippe et David sont jeunes et n'ont donc pas l'expérience des aînés. Ils sont l'objet de nombreuses plai-

santeries, au point que certains se réjouissent d'être la plupart du temps en manip, loin des employés des TAAF et des militaires détachés sur la base qui exercent une forme d'autorité hiérarchique aux côtés du Disker. Le Disker de son côté navigue avec aisance entre les deux mondes.

Secrètement, je me réjouis de n'occuper aucune place dans ce bel organigramme. Au fond, j'aime assez être le parasite de service !

Il y a trois cents îles à Kerguelen. J'apprends que l'une d'entre elles - située dans le golfe du Morbihan, donc pas loin d'ici - s'appelle Molloy. J'ignore si Beckett le savait, peu importe. D'un coup une rêverie s'empare de moi: lire *Molloy* à Molloy ! Et j'envisage déjà l'expédition dans le livre et sur l'île, en même temps (je n'en parlerai à personne ici, évidemment).

Intensités de la lecture quand on lit la nuit. Il n'y a que le livre - les mots et les phrases se déployant - et soi - ou plutôt sa rêverie. Dans la journée, les portes qu'on claque dans le bâtiment, le dehors qui attire parce que tout est nouveau encore, et même si ça ne l'était pas ça attirerait,

on irait dehors rejoindre les autres, hommes ou animaux, rejoindre les paysages et le vent. La nuit, on ne se risque pas dehors, il n'y a plus que le dedans, il n'y a plus que les intensités du dedans (on en oublie même le vent qui souffle fort). Lire jusqu'à l'aube quand le dehors ressurgit lentement dans la brume et le froid, alors se coucher pour rester dedans, pour laisser les phrases et la rêverie se déployer plus en profondeur. Ne plus se réveiller d'un long rêve de lecture.

Pour voir des éléphants de mer en nombre, il n'y a pas loin à aller. L'Anse aux pachas est à l'ouest de Port-aux-Français, je m'y rends régulièrement depuis quelques jours, muni d'un siège pliant, d'un calepin et d'un stylo, car le temps ne permet pas se promener avec un ordinateur portable. J'ai également un parapluie, que j'ouvre et tiens au-dessus de ma tête tout en étant assis sur mon siège placé à l'entrée de la grève grise, juste en face d'un alignement d'éléphants de mer. L'aquarelliste me l'avait dit: « Il est difficile de dessiner cet animal, je m'essaye à quelques croquis, mais je n'arrive jamais à rendre la tête, dont l'es-pèce de trompe change souvent de format et de position,

ce qui bouleverse totalement sa physionomie ». Il y a quelque chose de grotesque dans cette tête, je pense à certains humains défigurés par la protubérance de leur nez. Mais on oublie tout cela quand on voit des bébés éléphants de mer se frotter contre vos jambes comme des jeunes chiots, en produisant des espèces de jappement. Ce sont les *bonbons*: on les surnomme ainsi parce qu'ils sont la proie des orques qui aiment les croquer. Ils sont vifs, aiment jouer, plonger dans l'eau. L'adulte quant à lui reste allongé, assoupi des heures durant au même endroit. Le moment fort de l'année est passé pour eux: c'était en novembre, au moment de la reproduction. J'ai lu que cent cinquante mille éléphants de mer se reproduisent à Kerguelen. D'où des joutes légendaires entre les mâles qui dressent leurs trois mille kilos de viande et se donnent des coups de tête, se mordent et s'écorchent avec leurs dents. Je vois des stigmates de ces combats sur le torse de certains d'entre eux, à présent si amorphes. Objets de la lutte ? Les femelles bien sûr, jusqu'à cent par mâle, femelles auxquelles il faut pouvoir offrir un territoire, toute une plage de préférence. Comment imaginer que ces tranquilles pachas puissent se livrer à de pareils excès ? L'élé-



phant de mer adulte est peut-être le premier animal que j'observe qui ait l'air aussi indifférent à l'homme. Endormi sur le sable, il ne voit pas l'homme, il l'ignore. Pour le chien, pour le chat, pour le koala même, animal aussi lent et amorphe que l'éléphant de mer, l'homme existe, il le perçoit - il s'en méfie surtout. Pratiquement tous les animaux observent l'homme qui les observe, fuient souvent pour échapper à son regard. Pas l'éléphant de mer. Il est là, masse énorme, aimant à jeûner pendant des semaines, vivant sur sa réserve de graisse. Même le bonbon, une fois sevré, jeûne plusieurs semaines. L'éléphant de mer, une fois la période des combats derrière lui, s'adonne totalement au jeûne, comme s'il fallait en finir avec cette apparence énorme, ce surpoids du guerrier. Indifférent à l'homme, rejetant son propre corps, espèce de Bouddha des terres australes.

- C'est tout ce que tu manges ? Tu te prends pour un éléphant de mer ? Faut pas jeûner à Kerguelen, avec le froid tu as besoin de calories.

Je déjeune avec David au TiKer, l'unique restaurant de Port-aux-Français. D'où lui vient ce besoin de me mater-

ner ? Comme d'habitude, je suis venu manger ma truite avec quelques légumes cuits à la vapeur et une tasse de thé vert, et comme il devait manger avant les autres pour partir en manip avec le chaland, il m'a accompagné.

- Tu manges quoi, le soir ?

- Quelques biscuits, une figue séchée aussi...

Mine consternée de David, qui dévore un steak le midi, et un autre plat copieux le soir.

- Fais gaffe, tu vas finir comme tes chers pachas, à ramper sur le sable et à bouffer des algues.

- Très drôle.

Hier je suis passé devant la station météo et j'ai vu Diane en train de lancer son ballon-sonde, ce qui demande un peu d'entraînement car le vent le fait souvent partir à l'horizontale. Il peut monter à plus de vingt kilomètres d'altitude et le lâcher du ballon-sonde est l'un des petits événements quotidiens de Port-aux-Français.

J'ai raconté à Diane que j'avais l'habitude de nager tous les jours à la Réunion, que ce soit à la piscine ou dans le lagon.

- Si tu veux nager ici, pas de problème, me dit-elle. Je

t'emmène plonger demain avec les éléphants de mer !

Et elle me donne rendez-vous chez le Gener (un terme d'ici pour le gars chargé de la logistique) le jour suivant.

C'est là qu'elle m'a donné tout à l'heure ma combinaison de plongée. Il suffisait ensuite de faire quelques mètres pour arriver à la côte, suivis par quelques bonbons tout heureux de venir se baigner avec nous. Les voir filer sous l'eau est un vrai bonheur, ils sont d'une souplesse incroyable, et l'on oublie les pachydermes affalés sur la grève. Nous étions sous l'eau en train de les caresser sous les nageoires, de les laisser se frotter contre nous (je tenais la main de Diane, pas trop à l'aise), quand un cormoran passa devant nous, et alla jusqu'au fond pour gratter de son bec quelques crustacés sur des rochers.

Mais tout cela était un cauchemar en vérité: cela ressemblait trop à une émission d'*Ushuaia*, et quel bonheur ce fut de me réveiller loin de ces eaux sombres et froides, et loin surtout de leur faune agitée !

Près des serres, je vois un homme en train de fumer. C'est un Malbar, je reconnais tout de suite un Réunionnais.

- On est trois de la Réunion ici, me dit l'homme assez cos-

taud et un peu méfiant.

Il s'appelle Wilfried et vit à Port-aux-Français depuis un an. Je lui dis que j'enseigne l'allemand depuis cinq ans à la Réunion et qu'un de mes premiers élèves s'appelait Jürgen !

- Oui, la neige, le nord de l'Europe, c'est exotique pour nous.

- Tu restes combien de temps ici ?

- Encore un an.

- Et ça va ?

- Pas terrible, c'est mort Kerguelen. Je ne sors pas de la base, il fait trop froid, on ne s'habitue pas. L'eau aussi est trop froide, on ne peut pas se baigner.

- C'est sûr qu'à côté du lagon de l'Hermitage... Alors pourquoi es-tu venu ici ?

- Pour l'argent. On est payés le SMIC, beaucoup moins que les autres, mais j'envoie tout à ma famille dans le besoin... Et toi, tu restes longtemps ?

- Je ne sais pas. Quand j'aurai fini.

- Fini quoi ?

- Mon travail.

- Et tu auras fini quand ?

- Je ne sais pas.

On fume une clope ensemble en regardant le ciel se couvrir.

Nuit de dimanche à lundi, nuit de lundi à mardi: une nouvelle fois plongé dans le Journal de Kafka. « Je m'isolerai de tous jusqu'à en perdre conscience. Je me ferai des ennemis de tout le monde. Je ne parlerai à personne ».

Gros cauchemar alors que je me suis endormi à ma table, la tête sur un bouquin. Je me réveille aussitôt et me couche dans mon lit, mais incapable de me rendormir, je m'habille et vais faire un tour dehors où le jour s'est déjà levé. En passant devant la résidence du Disker (en vérité la « résidence » est un préfabriqué à la peinture un peu plus fraîche en surplomb des autres bâtiments de Port-aux-Français), je vois le bonhomme qui me fait des signes à la fenêtre ouverte. Je m'approche, et lui, l'air affable genre faux-cul: « Alors, il paraît qu'en plus de lire on écrit ? ». Un peu surpris que Philippe ou David auxquels j'ai simplement parlé de quelques écrits sur la Réunion n'aient pas gardé ça pour eux (mais ici personne ne garde rien sur

personne), et pas bien réveillé, je bafouille je ne sais plus quoi. « Et si vous nous faisiez une petite lecture ? Vous savez que nous avons un programme de résidence d'artistes ? L'an dernier nous avons accueilli un plasticien pendant trois mois, il a fait une exposition de ses tableaux *kerqueliniens* à l'issue de son séjour ». Connement, je ne dis pas non, sentant bien qu'il veut m'amadouer avec son histoire de résidence d'artistes, et hier soir je me retrouve invité à lire quelques textes au Totoche, à une table placée juste à côté des baby foots. Fanny, l'infirmière, m'accueille en me sautant au cou (« Alors comment il va mon ours bleu ? Je savais bien qu'il était un artiste, mon ours bleu avec sa tête déprimée de marin solitaire »). Dans la salle, les militaires et les employés des TAAF, les ornithos et quelques VCAT qui ne sont pas en manip, bien sûr les Réunionnais ne sont pas venus, qu'allaient-ils foutre ici à écouter un *zoreil* parler de leur île ? Je m'installe avec mon ordi devant moi, et commence à lire d'une voix morne et accablée par ce cinéma, je m'efforce en vérité de rendre ma voix la plus morne possible, lis quelques courts, parfois très courts récits (à peine une page), et au bout d'une vingtaine je m'arrête tout simplement parce que j'ai

la gorge sèche et que je ne peux plus lire. Quelques applaudissements, sans doute motivés par le soulagement que cela n'ait pas duré trop longtemps, et tout à coup la voix de Fanny qui surgit du groupe: « Pourquoi ne parles-tu que de choses tristes, des chiens morts écrasés sur les routes, les fous criant dans les rues, les mendiants, les maisons délabrées, c'est pas ça la Réunion ! J'y ai vécu quelques temps, c'est beau la Réunion, le lagon, les palmiers, le sable chaud, les enfants souriants, le soleil, c'est ça la Réunion ! Tu enlaidis, tu salis tout ça, non ? Pourquoi être si négatif ? ». Et ça continue des minutes entières, et comme je ne réponds pas, ça repart, mais déjà je n'écoute plus, je ne regarde même pas le Disker qui doit jubiler (ou peut-être même pas, je n'en sais rien), je me lève, ne salue pas, fais la centaine de mètres qui sépare le Totoche de ma chambre, m'assois à la table, lis quelques pages du livre ouvert et m'endors dessus un instant, me réveille, rallume l'ordinateur et commence à écrire: *Gros cauchemar alors que je me suis endormi à ma table, la tête sur un bouquin.*

On marchait aux côtés du conteur silencieux. Il frôlait un rocher couvert de mousse, y posait sa canne, on s'asseyait dessus quelques instants avant de reprendre la marche. A l'aide de sa canne, il montrait une ouverture dans les fourrés, qui signalait le passage d'un animal, sans doute un lièvre. Plus loin, il pointait une énorme fourmilière. Il y avait aussi une ferme devenue mystérieuse suite à un drame conjugal, ferme perdue au milieu des champs où plus personne ne semblait vivre. Le chemin longeait le domaine, et on regardait les fenêtres un peu inquiets. Le conteur silencieux montrait seulement, le ciel et les nuages, les branches des arbres, le tas de bois qu'on avait coupé depuis notre dernier passage, tant de choses parfois insignifiantes qui le ramenaient sans doute à sa propre enfance. Il ne parlait pas, il ne racontait rien par la parole. On marchait, on marchait des heures dans la forêt, observant chaque chose en silence, rentrés on rassemblait les images, on les gardait en soi précieusement, et alors seulement commençait l'histoire, celle qu'on croyait inventer, rythmée en secret par les gestes du conteur silencieux.



Je le savais que je replongerai dans Dostoïevski en venant ici: nuit après nuit, tout y passe, les *Carnets du sous-sol*, *Le Double*, *Les Nuits blanches*, *Le Joueur*, *L'Eternel Mari*. Lire jusqu'à une forme d'incandescence. Aller plus profondément dans l'univers d'un seul, qui se révèle être celui de tous. Avancer dans le labyrinthe en croyant avoir trouvé l'unique fil d'Ariane, la langue. Celle d'un autre qui, progressivement, devient la sienne. Voir chaque lettre et chaque phrase dessiner un univers mental totalement inédit, incroyable en intensités.

- Tu devrais t'aérer un peu, me dit Philippe. Tu n'es pas sorti depuis trois jours, depuis la soirée où tu as lu tes textes au Totoche... (mais comment a-t-il su pour ce cauchemar ?). Viens avec nous ce week-end, on va sur l'île du Château...

Et moi qui lui réponds:

- Il pleut jour et nuit, et quel vent... Ce sont des conditions idéales pour la lecture, je ne peux pas laisser passer ça !

J'ai fait la connaissance d'un curieux type. J'étais sur la grève pas loin de Port aux Français quand j'ai vu arriver un grand gars barbu qui portait une structure métallique sur

les épaules. Quand il a été plus près de moi, j'ai vu qu'il portait en fait un ensemble de quatre cages vides. Le gars s'appelle Francis et - dans le jargon scientifique un peu bizarroïde de Kerguelen - il est *popchat*, c'est-à-dire qu'il étudie la population des chats sur les différentes îles où l'animal a été introduit par l'homme pour endiguer la prolifération des rats eux-mêmes introduits par les baleiniers au dix-neuvième siècle. Devenus sauvages, ils ne se sont pas contentés de bouffer les rats, mais aussi les pétrels, puis les lapins. C'est Francis qui m'a raconté tout ça d'une voix enjouée, les yeux vifs, visiblement passionné par son job. Puis il a repris son chemin en sifflant, après m'avoir proposé de m'emmener en manip prochainement.

Revenu à Port aux Français, je parle de ma rencontre à Diane que je retrouve à la station météo.

- Tu sais, ce Francis est un drôle d'oiseau. C'est sa troisième mission ici, on ne sait pas trop comment il a fait pour se faire envoyer une nouvelle fois aux Kerguelen vu ses états de service. Il passe son temps en manip, à aller de cabane en cabane avec ses cages sur le dos. Ce que tu ne sais pas, c'est qu'il picole pas mal et a planqué un peu partout des bouteilles de whisky. Dans chaque cabane il a sa

réserve, et ses manips incessantes aux quatre coins des Kerguelen lui permettent d'écluser son stock. On l'a trouvé plusieurs fois éméché, titubant avec ses cages vides sur le dos. Alors sa vocation scientifique, je ne sais pas où il l'a laissée, et je serais curieux de savoir combien de chats il arrive à attraper dans l'état où il est ! Au début on se demandait comment il faisait pour s'approvisionner, vu que la consommation d'alcool est pas mal encadrée ici, enfin officiellement, puis on a vu qu'il se faisait livrer des caisses suspectes à chaque passage du Marion Dufresne. Le pire est qu'il les planque bien ses bouteilles, on n'a jamais réussi à en dénicher une lors de nos propres manips. Et y a des fois on aurait bien voulu avec la neige dehors et vu comme ça caillait !

On t'ordonne de lire, à toi qui préfères rêvasser dans le jardin. Lis ce livre, te dit-on, et tu dois donc rester assis à l'intérieur sans permission de sortir. Problème: après un ou deux livres, tu prends goût à la lecture, tu t'isoles. Bandes dessinées, romans d'aventure, récits de voyage, tout devient excitant, tout devient prétexte à t'éloigner, à rester seul dans un coin le livre ouvert, à rêvasser dedans.

Il y a encore le jardin et dehors les bois où tu bâtis des cabanes avec les autres, mais le lieu où tu retournes, ta vraie cabane, c'est là, à l'intérieur, dans ces pages. Des années passent dans la cabane, et des voix qui répètent: tu devrais sortir, aller avec les autres. Tu sors pourtant et vois les autres, tu parles avec les autres, mais ton vrai chez toi est intérieur, auquel tu retournes dès que tu as fini ta journée en société. Le livre en cours, les livres en cours se multiplient, s'entassent dans ta chambre. Les livres que tu découvres, beaucoup que tu rêves de lire, et que tu mets dans un coin en attendant. D'autres qui lisent deviennent des amis avec lesquels tu échanges des lieux secrets. Tu devrais sortir, continuent de répéter les voix. Tu devrais sortir du livre, mais est-ce que ce ne sont pas ces voix-là justement qui t'ont mis le premier livre entre les mains, pour te sauver de je ne sais quelle ignorance ? Tu es plongé dans les livres maintenant, même dans ton sommeil. Tu devrais sortir, rejoindre les autres, tu devrais manger plus, tu as maigri, qu'est-ce que tu as mauvaise mine. C'est la littérature, les livres, il s'isole. Combien de personnes as-tu rencontré depuis qui te disent de sortir, de manger, d'aller vers les autres ? Et n'est-ce pas à cause d'eux que tu

es resté à l'intérieur, que tu as mangé de moins en moins, que tu t'es isolé, comprenant que c'est ainsi que tu rejoindrais la littérature ? Et n'es-tu pas venu à Kerguelen pour aller jusqu'au bout de ton expérience de la littérature ?

Six heures à Kerguelen, il fait jour à la fenêtre, et tu dois aller te coucher. Tu dois aller te coucher, te dit la voix, la tienne ou celle des autres en toi. Tu as commencé à lire vers minuit, tu n'as cessé de lire, tu t'es épuisé à lire, te dit la voix, la lecture serait épuisement du corps en même temps qu'éveil de l'esprit, le corps serait nié, te dit la voix, la tienne ou celle des autres en toi. Tu risquerais gros à lire ainsi, ta santé serait menacée. Arrête-toi là, cela vaut mieux pour toi, entends-tu. Reviens au silence, à l'oubli des mots et de ce qu'ils révèlent. Reviens à la santé de l'oubli. Mais en vérité tu sais qu'à peine couché, à peine endormi, les mots lus te parcourront à nouveau, te traverseront, t'ouvriront d'autres espaces intérieurs. Mais en vérité tu sais qu'il n'y pas de sortie hors du livre lu, que la lecture continue en toi, plus obscurément.

C'est devenu un rituel: je vais chaque jour assister au lâcher du ballon-sonde. Aujourd'hui, le mur pare-vent n'a pas empêché qu'il parte à l'horizontale: la sonde a touché le sol et a fait une pirouette autour du ballon avant de s'élever dans les airs, et malgré cela les valeurs étaient correctes, dicit Diane évidemment. Souvent, j'entre dans la station météo et m'informe sur les prévisions. Une tempête est annoncée pour les prochains jours, me dit Serge, un autre météorologue. « Les averses et les vents que nous avons eus ces derniers jours, c'est rien à côté de ce qui nous arrive dessus », ajoute-t-il un brin exalté en regardant un de ses écrans. J'apprends aussi que les écarts de température ne sont pas si importants aux Kerguelen, nous sommes encore loin de l'Antarctique (« à la même distance que Paris du pôle Nord »). Une question cependant me brûle les lèvres, et je finis par la poser:

- Et quel temps va-t-il faire à Molloy ?

Du dehors, je retiens surtout les formes fixes. Les lignes de la côte plus bas, les montagnes enneigées au loin, le mont Ross qui domine. Chaque jour, mêmes repères, que j'inspecte sans m'en rendre compte à la fenêtre quand je

me lève le matin. Comme si le monde autour se résumait à la terre lourde. Mais ici, que de métamorphoses violentes qui bouleversent le paysage. C'est du ciel que ça vient toujours. Ainsi, ce matin, alors que je marchais le long de la route vers le Centre national d'études spatiales. J'aurais dû me méfier et rester à la base vu les prévisions météo. Et pourtant je me suis trop éloigné. Jusqu'au moment où j'ai vu cette masse immense qui semblait courir tel un troupeau sur la vaste étendue et s'avançait à toute allure. Un instant je n'ai distingué que des bras, que des épaules, que des torses énormes qui fonçaient vers moi, en vérité une montagne de nuages qui ne cessait de se défaire et de se recomposer. Je suis resté quelques instants fasciné, oui hypnotisé par cette violence du ciel qui s'abat-tait sur la terre, je ne pouvais plus détacher mes yeux de cette masse d'énergie sombre dont les formes variaient sans cesse, et n'ai pu m'empêcher de prendre une photo de ce phénomène. Au bout de la route, à une centaine de mètres, il y avait le bâtiment du CNES, en forme de globe, vers lequel j'ai couru et où un homme m'ouvrait une porte. Puis ce fut une déflagration que je n'identifiais pas aussitôt. Ivan, qui m'avait accueilli, était tourné comme moi vers les

fenêtres noires:

- T'en avais jamais vu, des grêlons comme ça, hein ? Ici, t'es sur une autre planète.

Deux jours de tempête avec des vents jusqu'à deux cents kilomètres heure, le toit du bâtiment L à côté endommagé, Wilfried est venu le réparer ce matin (ceux qu'on appelle les *Réus* sur la base sont chargés de l'entretien et des travaux). A peine la tempête est-elle passée qu'une autre arrive, humaine celle-là. Deux navires de guerre français au mouillage dans le golfe du Morbihan dont débarquent quantité de militaires (on parle d'un bon millier). Ils se font déposer par groupes en hélico, et les rotations n'arrêtent pas au-dessus de nos têtes, on se croirait dans un film de guerre (un peu de Wagner et c'est la fameuse scène d'*Apocalypse now*). Les militaires sont déposés à différents points des environs et reviennent à pieds jusqu'ici. Les VCAT sont assez nerveux et cherchent à les encadrer au maximum pour qu'ils ne dérangent pas les animaux. Ce matin, j'ai vu plusieurs groupes se faire photographier assis à côté des éléphants de mer, et on a fini par bloquer l'accès à l'Anse des pachas après que des gars sans doute



ivres - se sont paraît-il amusés à « jouer » avec eux en faisant mine de les dresser (l'animal énervé se lève devant eux et avance, quelle scène humiliante). Apparemment des soirées sont organisées sur les bateaux avec les officiers et les hivernants ont été invités. David et Philippe sont partis tout à l'heure, ils m'ont proposé de venir, mais je leur ai expliqué qu'étant objecteur de conscience je ne côtoyais pas les militaires. Malheureusement, nombre d'entre eux sont restés à Port-aux-Français pour faire la bringue au Totoche qui est à une centaine de mètres de ma chambre. J'avais fini par m'habituer aux beuglements des éléphants de mer, mais ce n'est rien à côté d'une troupe de soldats qui picolent toute la nuit, impossible de lire vu que ça dure jusqu'à quatre ou cinq heures du matin. Il est prévu que les navires restent à Kerguelen une bonne semaine, et je ne sais pas quoi faire. Pas pu avancer dans Tolstoï.

Me voyant désespéré par le bruit et l'agitation sur la base, Philippe et David me proposent d'être leur manipulateur au cap Ratmanoff, où se trouve la grande manchotière.

- Il faut absolument que tu voies ça ! C'est à cinq heures

de marche, on annonce du super beau temps.

- Y a un endroit où je pourrai lire ?

- Oui, tu verras, la cabane du guetteur est assez confortable.

On part demain, à quatre, Diane vient aussi.

## Cap Ratmanoff

En venant aux Kerguelen, je m'étais promis de ne pas perdre mon énergie et mon temps dans des randonnées touristiques. Peu m'importait d'aller voir ou plutôt mitrailler des animaux qu'on pouvait admirer très facilement dans des documentaires à la télévision ou sur internet (et qu'est-ce que cela pouvait changer de les voir en vrai ?). Donc quand nous sommes partis pour cette manip je n'étais pas très fier. J'essayais de justifier ce séjour à Ratmanoff par le fait que mes conditions de lecture s'étaient considérablement dégradées à Port-aux-Français et qu'il me fallait donc chercher une autre planque. Ratmanoff est encore plus coupé du monde que Port-aux-Français, me suis-je dit, une raison suffisante pour que je marche les cinq heures nécessaires. Et puis finalement ce ne sont pas cinq heures qu'il a fallu marcher, mais une bonne dizaine, en deux temps. Philippe nous a en effet convaincus qu'il n'était pas très prudent de traverser la péninsule Courbet après les fortes averses des derniers jours: comme il a été

déjà plusieurs fois à Ratmanoff (le vrai domicile des ornithos où ils passent des semaines entières mission après mission), il craignait que les souilles, les rivières et les lacs qui sont nombreux dans cette zone soient difficiles à contourner ou à traverser. Nous sommes donc partis en longeant la côte, ce qui n'a pas été non plus de tout repos, plusieurs rivières à traverser, et comme on a souvent de l'eau jusqu'aux cuisses les bottes sont très vite pleines, donc arrêts nécessaires pour les vider et essorer les chaussettes (en plein vent, pas très agréable). On a finalement décidé de s'arrêter une nuit en chemin, à la cabane de Pointe Morne. Avant ça, nous avons pêché - enfin, surtout Philippe qui a plus d'expérience - dans la rivière norvégienne: de belles truites pour le dîner. Ce qui soulage quand on arrive en fin de journée dans une cabane même minuscule comme celle de Pointe Morne, c'est d'être à l'abri du vent, de ne plus le prendre continuellement en pleine tête, le vent siffle dehors, et on n'est plus livré à lui, à sa violence.

À la cabane, il y avait déjà deux écobiologistes, visiblement heureux de nous accueillir après une semaine de manip bien arrosée par la pluie dans le désert de Morne. Objet

de leur manip: étudier l'évolution de la végétation sur les marges du désert. Concrètement, si j'ai bien compris, ils passent leurs journées à quatre pattes, en ce moment beaucoup dans la boue. Pendant que je mangeais ma truite en bavardant gaiement avec mes compagnons qui étaient eux aussi d'excellente humeur, je me suis dit que je devrais me laisser pousser la barbe comme les quatre hommes autour de la table. D'ailleurs tous les manipulateurs se laissent pousser la barbe, et j'en étais désormais un. Je pris donc la décision de me laisser pousser la barbe à mi-chemin vers Ratmanoff, et ce fut la seule idée qui me traversa l'esprit à la cabane de Pointe Morne. Les autres couchés, je suis resté à table à lire une partie de la nuit, mais à vrai dire je n'ai pas tenu aussi longtemps que je l'aurais souhaité. J'étais assommé par le vent et l'eau froide des rivières, et il y avait encore cette marche à faire le lendemain. Bizarrement, je me suis endormi en pensant à ma barbe qui pousserait pendant mon sommeil, comme si j'étais devenu le personnage d'un conte lu il y a très longtemps.

Le lendemain matin, Philippe et David profitent de leur passage à Morne pour observer les oiseaux et baguer quelques cormorans qui ont fait leur nid aux environs de la cabane. Grande variété d'oiseaux ici, et ça ne fait que commencer: skuas, sternes antarctiques, cormorans, sternes de Kerguelen, parmi beaucoup d'autres que j'apprends à reconnaître. Il fait beau, ce qui confirme l'adage connu de tous les Taafiens<sup>1</sup>: « Amener un Météo en manip, c'est le beau temps garanti ! », adage que nous répétons pour faire plaisir à Diane. En effet, les prévisions météo données la veille étaient justes, et nous espérons que le ciel restera dégagé jusqu'à Ratmanoff dont nous séparent encore quelques heures de marche.

Jusqu'à pointe Charlotte, nous avançons sur des étendues de pierres alternant avec des plaines de cotula ou d'aceana (cette fleur rouge que j'avais observée au-dessus de Port-aux-Français, et qu'on trouve partout aux Kerguelen). En contrebas, la grève s'élargit et devient moins rocailleuse, nous pouvons la rejoindre et marcher au milieu des éléphants de mer parfois entassés les uns sur les autres. Puis

---

<sup>1</sup> Séjournants aux TAAF (Terres Australes et Antarctiques Françaises).

c'est une immense plage noire qui s'ouvre devant nous, sur laquelle nous évoluons côte à côte ou bien les uns derrière les autres quand le vent est trop fort. Après quelques heures de marche, le vent diminue, et c'est alors un sentiment de chaleur qui nous envahit, pourtant il ne fait que quinze degrés. La plage est large et le ciel presque entièrement dégagé, c'est une belle journée pour aller à Ratmannoff.

- On se croirait dans *La Planète des singes*, dans cette scène finale où les personnages avancent comme nous vers l'inconnu, dit David, émerveillé par la pureté du paysage, un peu inquiétante en ce bout du monde.

- Oui, mais il n'y a pas de Statue de la liberté effondrée au bout, juste un ou deux navires échoués au Cap Cotter.

Philippe raconte être allé là-bas en hiver et avoir été impressionné par ce spectacle de désolation sous la neige. Elles ne sont pas rares aux Kerguelen, les épaves de navire, sans parler des traces d'anciennes activités humaines, en ruines. Philippe parle également de la station baleinière de Port Jeanne d'Arc que je ne connais pas encore.

Un peu saoulé par le paysage, je commence à me réciter certains passages du livre lu pendant la nuit, et sans doute

ai-je dû murmurer quelques phrases, car Diane m'a entendu.

- Tu récites un poème ?

- Non juste quelques pages du *Tour du monde en 80 jours*, que je relisais cette nuit... Tu crois qu'on pourrait faire la même chose avec la littérature, lire les plus grandes œuvres en 80 jours ?

- Je ne sais pas, mais ce serait sans doute ennuyeux, comme si on cherchait à établir un record.

- Tu as raison. En ce qui me concerne, je ralentis chaque jour un peu plus. Ce doit être l'air de Kerguelen: je lis toujours plus lentement, comme ralenti par la beauté de ce que je lis.

Puis j'ai continué à marcher en silence, et Diane aussi.

Ce sont d'abord quelques individus isolés, puis de petits groupes qui marchent à nos côtés et que nous dépassons. Certains ont l'air pressés comme s'ils avaient un métro à attraper au bout de cette plage immense, d'autres s'arrêtent quelques instants avec ce mouvement si caractéristique de la tête d'avant en arrière, de haut en bas, leur bec dressé puis baissé, leurs ailerons collés contre leur corps puis



levés, comme s'ils voulaient appeler un taxi. C'est la première impression que j'ai des manchots de Kerguelen: de vrais citadins auxquels il manque simplement une ville, ville vers laquelle ils semblent marcher désespérément, car tant d'océans les en séparent, d'où leur tête baissée à certains instants, et leur air dépité. Être citadin, et habiter si loin d'une métropole ! La nature, comme trop souvent, a mal fait les choses.

Puis ils se mettent à cavalier, de plus en plus pressés de rejoindre la manchotière dont on entend la clameur au loin. Animal comique, le manchot. C'est ainsi qu'il est représenté le plus souvent, c'est le cliché du manchot. Et il est vrai qu'à le voir isolé ou en petits groupes on ne peut que sourire, tellement il semble continuellement agité par une idée fixe dont personne ne peut le détourner. Mais 300 000 manchots d'un coup, et sur la même plage ! 300 000 manchots qui gueulent en même temps, 300 000 manchots qui s'agitent ensemble ou bien restent figés dans la même posture ! Cela n'a plus rien de comique, c'est même un peu effrayant, et l'on traverse la manchotière assommé par le bruit, par l'odeur (toutes ces déjections

simultanées !), assommé surtout par la vision d'une foule aux mouvements si nombreux. On ne rit plus, on observe. On s'assoit devant la cabane du guetteur un peu en surplomb de la plage, comme hypnotisé par la foule immense. Et déjà des manchots viennent vers vous et vous posent leurs questions, avec cet air grave qui les caractérise. Des philosophes, les manchots ? Ou bien tout simplement des douaniers qui viendraient contrôler vos sacs ? En tout cas des hommes derrière leur masque de manchot, et de se voir si semblables sous une apparence si dissemblable trouble l'esprit de l'observateur dès le premier coup d'œil.

À peine arrivés à la cabane du guetteur, Diane et moi nous mettons au garde-à-vous. Philippe (qui a plus d'ancienneté que David qui vient d'arriver) nous présente notre feuille de route:

- On était ici il y a deux semaines, David et moi, et comme nos prédécesseurs on a passé plusieurs jours à poser des balises Argos et des GPS sur les manchots. Ces balises nous servent à étudier leur trajet alimentaire. Vous les avez vus sur la plage, il y a plein de poussins, et leurs

parents doivent les nourrir. Ils y vont à tour de rôle, une fois le mâle, une fois la femelle, quand on en voit un partir vers la mer on l'attrape, on le pèse, on l'équipe, on le marque et on le relâche. Un manchot peut faire plusieurs centaines de kilomètres pour aller chercher de la nourriture, et plonger à trois cents mètres en profondeur. On lui met aussi un enregistreur de plongée dans son équipement.

- Et qu'est-ce qu'il chasse exactement ?

- Des poissons-lanternes. Concrètement, la manip consiste à se poster là à la fenêtre et à guetter leur retour avec les jumelles. On tournera. Qui veut commencer ?

On guette chacun une heure. Parce que mine de rien ça demande de la concentration de guetter à cette fenêtre avec vue sur ces milliers de manchots dont la plupart sont en mouvement (au moins ceux qui couvent leur œuf sont immobiles !). Et dans toute cette foule il faut repérer LE manchot qui sort des vagues avec un marquage rouge sur la poitrine et ses balises sur le dos. Premier jour à guetter, j'en ai pas vu un seul. Ni Diane après moi, ni Philippe ni David ensuite. Et ce sont quand même une quarantaine de

manchots qui ont été équipés ! On se prépare à un long séjour...

Le manchot royal est un animal humain, trop humain. D'abord parce qu'il crie en permanence. Et pourquoi crie-t-il ? Et pourquoi son cri est-il humain, trop humain ? Parce qu'il flippe en permanence. Le manchot royal est un animal constamment angoissé, voire paniqué. Et son cri signe en permanence son angoisse, devenue langage. Et son angoisse est constamment liée à la question de la reproduction: d'abord trouver la bonne femelle ou le bon mâle, ensuite se dépêcher de faire un œuf, puis l'incuber à tour de rôle en se faisant parfois attaquer par des congénères hargneux (quoi, jaloux d'un œuf pareil aux autres, vraiment ?), enfin s'occuper du poussin, le nourrir après avoir nagé pendant des jours dans les eaux profondes et lointaines de l'océan. Le stress permanent.

Quand je vois cette plage avec ces milliers, ces dizaines de milliers de manchots royaux, je pense à des villes modernes, je pense à des villes modernes dont on aurait enlevé les murs. Quelle foule ce serait, quelle foule c'est sur

l'esplanade qu'est devenue la ville. Bec levé vers le ciel, l'homme cherche sa femme et son petit. Bec levé et criant, l'homme les rejoint dans la foule. Il donne des coups de bec à droite et à gauche, devant et derrière lui pour protéger sa progéniture, toujours en criant il court avec son poussin jusqu'à la prochaine crèche à l'abri de tous les dangers de la ville. Là, le manchot humain place son petit et repart en mer après lui avoir régurgité tout ce qu'il avait gardé en stock. Cela dure au moins un an, cette cavalcade permanente. Jusqu'au moment où le poussin perd enfin sa fourrure et peut envisager à son tour de se reproduire, ça y est, il stresse déjà et se précipite dans l'immense foule de la manchotière, en route pour un nouveau cycle.

Poussin qu'on voit sortir de la crèche et de la foule des manchots. « Le malheureux », murmure Philippe. À peine est-il sorti et isolé sur la plage qu'un pétrel géant, appelé ici cracou, immense oiseau aux yeux effrayants, se jette sur lui et lui assène quelques coups de bec. Assis ensuite sur le poussin qui se débat encore, il déchiquète sa chair et doit déjà se battre avec d'autres oiseaux qui se sont rassemblés autour du cadavre. Il ne reste bientôt sur la plage qu'un sac

de peau sanguinolent à côté duquel passent quelques manchots, indifférents.

Déjà que le manchot amuse l'homme, alors le gorfou sauteur ! Sans doute nommé ainsi, dans un grand éclat de rire, par l'explorateur facétieux qui le découvrit, le gorfou sauteur est pourtant l'animal le plus sérieux au monde. Certes, il est minuscule, rond, a les yeux rouges, un bec orange et de longues plumes blondes et noires hérissées sur la tête, ce qui ne lui donne pas un air tout à fait sérieux. Sans parler de ses sauts un peu grotesques de rocher en rocher, qu'il exécute avec brio. Mais approchez-vous du gorfou sauteur qui accueille l'homme sans crainte, comme tous les animaux de Kerguelen: il tourne sa tête vers vous en vous fixant droit dans les yeux, et vous voilà devant le regard sévère et fort respectable d'un directeur de cabinet de préfecture qui aurait simplement oublié de se changer après une folle soirée costumée.

Il est avec nous dans la cabane. Je sens sa présence à nos côtés, devine parfois sa silhouette dans un coin. Il ne parle pas mais écoute. Et surtout il observe, il guette comme

nous, autant tourné vers le dehors que vers le dedans.

La cabane est composée de plusieurs modules qui ont été ajoutés les uns aux autres au fil du temps. Devant, il y a un énorme crâne de cachalot, nettoyé par les averses et le soleil. C'est étrange de pouvoir s'asseoir sur ce crâne. L'un des modules est la cuisine où nous restons une bonne partie de la journée. Ceux qui ne guettent pas sont couchés sur une banquette et lisent, sauf David qui ne tient pas en place et va souvent faire un tour à l'extérieur.

Quand je ne suis pas à la fenêtre avec les jumelles, je lis *L'Adolescent* de Dostoïevski. Pendant que je lis, je sens le souffle du conteur silencieux dans ma nuque. Le soir, après le dîner, Philippe propose que nous lisions quelques pages du bouquin que nous avons emmené avec nous (pas de télé ni d'internet en manip !). On a allumé des bougies qui donnent une allure fantomatique à nos cinq silhouettes. Philippe commence par lire quelques pages du *Martin Eden* de Jack London, dont j'ai lu il y a longtemps quelques récits, mais pas celui-ci. Il me promet de me le prêter quand il l'aura fini. Diane est en train de lire *Pietr le Letton* de Georges Simenon que je lui ai passé. Elle nous lit le chapitre si troublant où Pietr est hanté par son

double. David est endormi sur la banquette, nous ne le réveillons pas.

Je lis ensuite les premières pages de *L'Adolescent*, et Philippe réagit avec enthousiasme:

- Le début est superbe. Relis le passage qui commence par « Je ne suis pas littéraire ».

Et je reprends: « Je ne suis pas littéraire et je ne veux pas l'être. Traîner l'intimité de mon âme et une jolie description de mes sentiments sur leur marché littéraire serait à mes yeux une inconvenance et une bassesse ».

- C'est génial ! Commencer un roman de cette longueur en disant qu'on emmerde la littérature !

Diane, qui écoutait attentivement, se tourne alors vers moi:

- Tu aimes les Russes, hein ?

- Oui, tout particulièrement Dostoïevski, le premier auteur russe que j'ai lu et qui m'a bouleversé, mais Gogol aussi. Les bourgeois de la littérature française ont fini par me fatiguer, qui se terrent quatre ans dans leur trou pour écrire un roman, la plupart du temps ennuyeux. J'admire la ferveur des Russes, *Crime et châtiment* composé en quelques mois, dans l'urgence, et publié en feuilleton dans



une revue. Il me semble que cette vitesse d'exécution transporte le lecteur dans un champ de perception tout à fait nouveau...

- Et si nous faisons ça tous les soirs à la base ? Se lire quelques pages les uns aux autres, en buvant de ton thé vert ? On empêchera David d'aller se coucher tant qu'il n'aura pas lu ses dix pages !

Et Diane éclate de rire après avoir vanné David qui s'est réveillé brusquement en entendant son nom.

Dans un coin de la pièce, j'aperçois un bref instant le visage du conteur silencieux dans la pénombre. Il porte toujours la barbe blanche qu'il portait les derniers jours avant sa mort. Il me semble qu'il me fait un clin d'œil.

C'est Diane qui, après David, se mêle de mon alimentation:

- Tu ne manges rien. Le midi, la moitié d'une truite, et le soir quelques biscuits. Tu vas t'effondrer si tu continues un tel régime. Mange !

Et elle me tend le gigot d'agneau aux haricots que le cuisinier de la base a préparé pour nous et que nous avons emporté.

- Tu as perdu combien de kilos depuis que tu es ici ? me demande ensuite David.

Comme je ne supporte pas ce genre d'interrogatoire, je sors boire mon thé à côté des manchots, dont plusieurs semblent intrigués par ce que je bois et m'approchent avec un regard inquisiteur.

- Vous aussi, sales bêtes !

Je vais me réfugier sur la plaine, près des nids d'albatros. Combien de kilos ai-je perdus depuis que je suis ici ? Je ne sais pas, je ne me suis plus pesé depuis le départ de la Réunion. Mais j'ai dû faire quelques nouveaux trous dans ma ceinture, car je flotte dans mes pantalons.

Ô éléphant de mer, pardonne-moi de te couvrir la tête de ce sac et de m'asseoir si familièrement sur ton dos avec mes camarades pour t'empêcher de bouger. C'est que mes deux amis sont chargés par la Science d'installer une balise Argos sur ton crâne, grâce à laquelle ils pourront te suivre dans tous tes déplacements marins, et ainsi en savoir plus sur je ne sais quelles dimensions inconnues de ton existence et surtout de l'espèce à laquelle tu appartiens !

Ô grand albatros, pardonne-moi toi aussi de t'approcher

tout doucement alors que tu es tranquillement installé sur ton nid, tout occupé à couvrir ton œuf, pardonne-moi de te bloquer le bec de mes mains pendant que mon amie Diane plonge les siennes dans ton plumage magnifiquement blanc pour t'empêcher de te débattre avec tes ailes. C'est que mes deux amis sont également chargés par la Science de te poser une bague à la patte, grâce à laquelle ils pourront t'identifier plus tard à d'autres endroits des îles qui nous entourent, et ainsi en savoir plus sur je ne sais quelles dimensions inconnues de ton existence et de l'espèce à laquelle tu appartiens !

Imploration que je répète à l'envi devant le manchot, le cormoran, le gorfou sauteur que j'aide également à attraper et à munir de précieux marquages et appareils tout au long des journées que nous passons à Ratmanoff.

Plantes, mousses, chats, albatros, cormorans, manchots, éléphants de mer, mais aussi la poussière ! Tout ici est étudié et surveillé. Kerguelen est un territoire essentiellement réservé aux scientifiques, qui s'y épanouissent mission après mission. Chaque manip est l'occasion pour eux de prélever, d'examiner, de mesurer, d'observer, et aussi

d'installer de nouveaux instruments de mesure et d'observation qu'ils laisseront à leurs successeurs qui s'en serviront à leur tour, voire les perfectionneront et les remplaceront. J'assiste chaque jour au spectacle de la Science comme pratique quotidienne rigoureusement programmée dans les moindres détails, avec compte rendus à rédiger et envoyer, stockage d'échantillons, de mesures, de données les plus diverses. Je croyais être au bout du monde, je suis en fait dans le cœur bouillonnant du monde scientifique. Il n'est donc pas étonnant de voir avec quelle joie, avec quel enthousiasme les jeunes chercheurs déboulent ici et courent d'une île à une autre pendant le temps de leur mission, qui dure en général une année: ils sont ici sur le terrain de jeu dont ils rêvaient, terrain de jeu où leur curiosité et leur talent peuvent s'épanouir avec une liberté et une ingénuité absolues, qu'ils ne retrouveront sans doute plus jamais par la suite.

Nous sommes ici depuis quelques jours seulement, et David et Philippe, carte posée devant eux sur la table, programment leurs manip des prochaines semaines sur les différentes îles de Kerguelen. Ratmanoff est certes le

camp de base des ornithos, mais il y a d'autres sites de manip avec leurs cabanes, avec pour chaque endroit une espèce particulière à étudier, à surveiller.

Philippe à David:

- Quand on aura fini de récupérer les balises sur les manchots, on ira au canyon des Sourcils noirs. Les poussins d'albatros ont dû bien grandir depuis la dernière fois que j'y suis allé, et puis il y a une colonie de Gorfous Macaroni, tu vas adorer ! Mais bon, gros boulot de marquage en perspective.

Et puis il se tourne vers moi:

- Tu viendras ! On aura besoin de ton aide maintenant que tu as le coup de main !

Il y a une radio dans la cabane. Chaque jour à dix-huit heures, tous les scientifiques en manip se mettent en canal vingt-six et font le point sur leur situation avec la base. Le Disker contrôle scrupuleusement que ces contacts via la VHF ont bien eu lieu avec chaque équipe, et demande un rapport quotidien du BCR (Bureau des communications radio) administré par les militaires de l'armée de l'air. Hier, nous avons appris que l'anticyclone qui nous assurait

depuis plusieurs jours un temps clément sur les Kerguelen s'affaiblissait et qu'une nouvelle tempête approchait. Jean-Yves, le militaire du BCR, conseillait de rentrer, mais Philippe lui a répondu que nous n'avions récupéré que deux manchots et que nous devons donc rester à Ratmanoff. Ce soir, c'est assez rare pour être signalé, c'est le Disker lui-même qui se connecte avec nous à dix-huit heures, et qui nous ordonne de rentrer dès le lendemain. Tous les manipeurs doivent rentrer à Port-aux-Français, pas question de laisser des gars isolés dans des cabanes. On passe une partie de la soirée à faire nos sacs et à nettoyer la cabane. Puis on se fait quand même une petite séance lecture.

Pour le retour on traversera la péninsule Courbet équipé d'un GPS, on devrait prendre beaucoup moins de temps qu'à l'aller, même s'il faut faire gaffe aux souilles.

- C'est sans doute la dernière fois que je vois la manchotière...

Je ne peux pas m'empêcher d'avoir cette pensée que j'exprime à haute voix devant les autres.

- On revient d'ici une semaine pour récupérer plus de

balises, tu viens avec nous bien sûr, et Diane aussi si elle veut.

- Je doute qu'on me laisse revenir aussi vite, répond Diane.

- Et moi, pas sûr de vouloir revenir en fait. À la longue, c'est un cauchemar ces cris de manchots, même la nuit ils vous empêchent de bouquiner tranquille !

Un crachat sur le crâne du cachalot et nous sommes partis.

## Molloy

À Port-aux-Français, je retrouve ma chambre propre et rangée (ce qui n'était pas le cas quand je suis parti !). Sur la table, l'écran de mon ordinateur brille, et s'y reflète un visage connu. Je me retourne et je vois le conteur silencieux assis dans le fauteuil, qui me sourit. C'est un vieil homme à la barbe blanche, le même que celui que je retrouvais jadis à l'hôpital de Dijon et qui est aux Kerguelen depuis quelques temps déjà, plus ou moins visible. Je ne l'ai pas revu depuis notre départ de Ratmanoff, et m'étais fait un peu de souci. Difficile pour lui évidemment de marcher à travers la péninsule, et je pensais qu'il était resté dans la cabane du guetteur pour profiter du paysage et de l'animation.

Les jours qui suivent, le conteur silencieux est avec moi. Il reste des nuits entières dans le fauteuil pendant que je lis, se lève parfois pour aller faire du thé qu'il me sert le plus discrètement possible. Pendant la journée, il sort peu, juste pour aller fumer un cigare derrière le bâtiment. Le



reste du temps, il marche un peu dans le couloir, ou bien se tient à la fenêtre, observant les nuages. Je lui raconte parfois mes balades autour de la base, mais il ne vient jamais, craignant trop le vent froid.

J'ai repris mon rythme habituel. Levé à onze heures, une tasse de thé vert, à onze heures et demi, truite ou plutôt demi-truite au TiKer accompagnée d'une deuxième tasse de thé vert; l'après-midi petit tour à l'extérieur quand le temps le permet; le soir et la nuit, lecture.

Je recommence à aller voir les éléphants de mer à l'Anse aux pachas, où je retrouve l'aquarelliste, qui se plaint toujours de la difficulté à peindre aux Kerguelen, tout y étant trop fuyant.

- Et pourquoi ne pas me peindre ? lui dis-je en plaisantant, je suis toujours le même.

Un moment sur Skype avec R à la Réunion. Je lui raconte le séjour à Ratmanoff, les manchots et tout le reste, mais difficile comme ça, spontanément, de lui raconter tout ce que j'ai découvert pendant mes lectures nocturnes dans cette cabane où la présence au texte était parfois au maxi-

mum (surtout après deux heures du matin quand on n'entendait plus que le vent souffler, les manchots et autres animaux enfin silencieux).

- J'ai dû vivre ça il y a longtemps en plein Paris.

- Alors pourquoi es-tu allé aux Kerguelen ? Un vol pour Paris plus hôtel t'aurait coûté moins cher.

- Peut-être, mais il me semble que tout autour, la météo, les paysages, les animaux et même les gens permettent d'atteindre cette concentration. Paris m'est trop connu, plus rien à en tirer. Il fallait un lieu au bout du monde, inconnu.

Je lui raconte ensuite que l'ambiance à la base s'est singulièrement dégradée en notre absence. Il n'y a plus que les hivernants, une cinquantaine de personnes, et tout le monde daube sur tout le monde. Surtout qu'il s'est passé un drôle de truc: la cave du Totoche a été cambriolée, et ce sont bien sûr les réserves en alcool qui ont été dévalisées. Le Disker est furieux: c'est lui qui régleme la consommation d'alcool, et chaque Taafien a droit à une certaine quantité mensuelle.

- Depuis, il cherche à savoir qui a fait le coup, et l'ambiance est pourrie au TiKer pendant les repas, m'a dit

Philippe. On a soupçonné tout de suite les Réus, leur foyer a même été fouillé, mais on n'a rien trouvé.

- Tu devrais rentrer, me dit R. Tu liras aussi bien ici, il suffit de t'organiser mieux.

Je la regarde sur l'écran, je vois les palmiers dehors, j'entends les oiseaux de la Réunion chanter, et d'un seul coup un violent sentiment de nostalgie s'empare de moi.

Un rêve qui m'occupe ces derniers jours: et si, au lieu de rester dans cette chambre, j'allais seul dans une cabane isolée pour lire ? Sur l'ordi, j'ouvre une carte des Kerguelen où sont signalées la vingtaine de cabanes et regarde celles qui sont le plus au nord, vers la calotte glaciaire et le mont Ross: Anse du Phoque, Vallée Ring, Anse du Géographe, Mortadelle... et je continue de rêver à des semaines de lecture coupées de tout et de tous, quand Philippe frappe à ma porte (c'est l'heure du thé).

- N'y compte pas, me dit-il après que je lui ai parlé de mon projet. Il est très rare qu'on soit autorisé à aller dans ces zones de l'archipel, je n'y suis personnellement jamais allé en manip. Et puis c'est dans le règlement ici: personne n'a le droit de partir seul de la base, on ne sait jamais ce qui

peut se passer.

- Et Molloy, c'est moins loin ?

- On verra, mais ça me paraît difficile, surtout que le Dis-ker ne te porte pas dans son cœur.

Francis déboule un soir pour me proposer de l'accompagner dans une manip popchat le lendemain matin. Comme j'ai bien envie de sortir de la base où la cohabitation est décidément un peu lourde (un militaire hier au TiKer: « Alors, tu t'emmerdes pas trop avec tes bouquins ? »), j'accepte aussitôt, et me voilà à bord du chaland l'Aventure II, la mer est calme dans le golfe du Morbihan et je vois pour la première fois de ma vie des dauphins de Commerson dans le sillage du bateau (étrange œil noir qui surgit hors de l'écume et vous observe). Le bosco est un type d'une cinquantaine d'années qui manœuvre très bien dans l'archipel car ce n'est pas sa première mission. Nous passons au large des îles du Cimetière et du Chat, dépassons Port Bizet sur l'île Longue que nous contournons, et atteignons très vite la passe de Buenos Aires où se situe Port Jeanne d'Arc.

Toujours cette impression bizarre ici: voir des noms de

port sur la carte - on imagine donc des lieux peuplés - et découvrir quelques baraques abandonnées, souvent des ruines. Des hommes sont passés par là, se sont lancés dans de grands projets, et tout cela a tourné court, sans doute à cause du trop grand isolement et des conditions de vie trop difficiles.

Les ruines de Port Jeanne d'Arc sont rouges de rouille: des rails, des treuils, des chaudières, des fûts, mais aussi des ateliers dont plusieurs ont été rénovés et qui abritent désormais les scientifiques en manip, voilà tout ce qui reste de l'ancienne usine baleinière créée en 1908. Francis s'est intéressé à l'histoire de cette usine, il me parle des frères Bossière, armateurs du Havre, des Norvégiens venus à la chasse à la baleine puis aux éléphants de mer. A l'effondrement de ce petit monde après la première guerre mondiale.

- Une centaine d'ouvriers vivaient ici, dans quelques maisons.

Ouvriers dont quelques-uns ont été enterrés un peu plus haut, où l'on aperçoit des crucifix.

Sitôt déposés, on commence la manip popchat, le ciel est dégagé, et ça ne dure jamais très longtemps ici. C'est d'abord une petite marche jusqu'à la baie du halage, à environ trois kilomètres de Port Jeanne d'Arc.

- On commence par le transect, m'explique tranquillement Francis en se frottant la barbe (un tic des hommes ici, j'essaie de ne pas l'attraper, même si la barbe, ça gratte en effet). Regarde là-bas, y en a deux !

Francis est muni d'un télémètre (super jumelles qui donnent la position et l'angle de l'objet observé, en l'occurrence un chat), et nous suivons un chemin balisé, mon job consistant à rentrer les données dans un tableau Excel, car Francis bosse tout le temps avec un notebook, comme la plupart des scientifiques à Kerguelen.

On passe une bonne partie de l'après-midi à faire l'aller-retour entre Port Jeanne d'Arc et la baie du halage, le but étant d'avoir une trentaine d'observations de chats. Un vent glacial s'est levé, ce qui fait dire à Francis (toujours en se frottant la barbe):

- Putain, on se les gèle, on va se dépêcher de poser les cages et aller se réchauffer les roubignolles à l'intérieur, après on boira un coup !

Car l'essentiel de la manip popchat, c'est les captures. Et c'est pour ça que Francis emmène toujours une dizaine de cages avec lui, que nous plaçons dans un périmètre de trois-quatre kilomètres autour de la cabane, en y mettant à l'intérieur un appât, un lapin mort, vu qu'aux Kerguelen les chats sont friands de ces bestioles.

- Avant de les estourbir je fais aussi quelques analyses, comme on étudie les chats on s'intéresse aussi à leurs proies et à leur régime alimentaire.

Le lendemain matin (et je dois avouer que j'étais fourbu par l'après-midi de marche et que je n'ai donc pas beaucoup lu, mais surtout dormi pour récupérer en vue de la journée suivante), on fait le tour des cages, et on trouve trois chats au pelage noir et blanc assez épais.

- Tu vois, ils sont sauvages, mais on dirait des chats domestiques, juste il faut faire gaffe parce qu'ils te mordent dès qu'ils peuvent. Je commence par les anesthésier, après je fais les analyses.

Dans les anciens ateliers, il y a un labo popchat, avec tout le matos nécessaire. Une fois le chat endormi, Francis lui mesure les griffes, les crocs, la longueur des pattes, la dimension de la tête (à côté j'entre toutes les données dans

l'ordi), et il lui prélève du sang et des poils. On baptise également l'animal, les trois chats capturés s'appelleront donc Fiodor, Léon et Boris (à cause de Pasternak, je lis *Le Docteur Jivago* ces derniers jours).

- Y en a trop des chats ici, on pourrait en éliminer, mais enfin c'est pas notre boulot... Une fois qu'ils sont réveillés, on les laisse filer.

- Et ça sert à quoi toutes ces observations ?

- En gros on étudie leur évolution génétique dans un espace complètement nouveau. On regarde aussi ce qu'ils bouffent, y a plusieurs espèces d'oiseaux qui sont menacées, par exemple le pétrel.

Le soir, nouvelle inspection des cages, mais aucun chat. Alors on rentre à la cabane et on se fait un petit feu dehors, face aux chaudières effondrées de l'ancienne usine. Francis sort une bouteille de scotch qu'il avait cachée quelque part, et m'en propose une tasse que je refuse.

- Allez, mets-en une goutte dans ton thé !

- Juste pour te faire plaisir alors.

- Spectres de Port Jeanne d'Arc, nous vous invoquons ! hurle Francis en levant sa tasse.

Puis il se tourne vers moi en ricanant, et je ne résiste pas à



la tentation de le brancher sur sa marotte.

- Depuis combien de temps tu étudies les chats ?

- Une quinzaine d'années. Des études de biologie et puis j'ai postulé ici. J'ai toujours rêvé des chats.

Un long silence, et puis il continue, la voix devenue sourde.

- Les chats, ça remonte à l'enfance. Mon père était Roumain, et on allait chaque été passer quelques semaines dans son village. Il y avait des chats sauvages dans les champs et les forêts autour. On les entendait miauler la nuit, souvent ils se battaient et ils gueulaient comme des dingues, ça pouvait durer toute la nuit. Je rêvais d'en attraper. J'ai construit des pièges et j'ai fini par en attraper. Ce qui est plus bizarre, c'est que je rêvais d'eux la nuit, avant de les découvrir dans mes pièges. Et souvent leurs couleurs, leur taille coïncidaient avec ceux dont j'avais rêvés ! J'ai continué à rêver de chats, et j'ai atterri ici.

- Tu rêves encore de chats ?

- Moins maintenant, mais bon j'en vois tellement que je distingue plus trop le rêve de la réalité...

- Il m'arrive souvent la même chose ici.

- C'est l'effet Kerguelen. Au bout d'un moment on ne veut

plus rentrer. C'est ma troisième mission ici. Quand celle-ci sera finie, je foutrai le camp dans le nord. J'ai planqué des provisions partout, je peux tenir des années en pêchant et chassant. Là où je serai, personne viendra me chercher. Je m'occuperai des chats en toute liberté. Je serai devenu sauvage à mon tour !

Je dois l'avouer, je ne suis pas très content de moi: trop de sorties ces derniers temps, trop d'énergies dépensées à explorer le dehors alors que je suis venu ici pour me concentrer sur le dedans. Je continue à avancer dans la lecture, mais toujours plus lentement, comme si la nuit en augmentant l'intensité du rapport au texte me ralentissait toujours davantage, m'engloutissait même dans ce que je lisais, jusqu'à l'épuisement. Je décide par conséquent de refuser toute nouvelle sortie, juste au moment où Philippe frappe à ma porte et me propose de partir au Val Studer avec un duo Res'Nat' (employés dans la Réserve Naturelle des Kerguelen), Marc et Jean-Paul. David ne pouvant pas venir car il est sur une autre manip avec les météo à l'île Mayès, il ne reste plus que moi de dispo. M'en voulant déjà d'avoir trop sacrifié au dehors, je fais mine de ne pas

écouter Philippe lorsqu'il me vante la beauté des paysages, la météo plutôt favorable, le confort de la cabane où je pourrai lire sans être dérangé dans un module à part, jusqu'à ce qu'un mot, un seul me fasse dresser l'oreille: « C'est une manip prospection *rennes*, on y va pour le comptage ». Or le renne est un des animaux que j'admire le plus au monde depuis ce jour où, traversant la Laponie en train, j'ai vu un renne blanc courir le long de la voie entre les bouleaux, oh, pas longtemps, juste quelques secondes, mais depuis ce jour je rêve de pouvoir observer à nouveau des rennes en pleine nature.

- OK, j'accepte, mais je viens avant tout pour bouquiner !

- Bien sûr, sinon je ne te l'aurais pas proposé. Tu verras, Marc et Jean-Paul sont sympas.

On part tôt demain pour le Val Studer, situé au nord-ouest de la péninsule Courbet.

Nous rejoignons en quelques heures la cabane Jackie à l'entrée du Val Studer, et déjà je remarque que ça ne va pas fort: jambes lourdes, fort sentiment de fatigue et premiers vertiges. Marc et Jean-Paul sont de grands marcheurs, et j'ai du mal à suivre, je suis toujours à plusieurs

centaines de mètres derrière. Voyant cela, Philippe me propose qu'on passe la nuit dans la cabane où nous avons déjeuné et qu'on continue le lendemain, mais je préfère repartir et arriver avant la nuit pour pouvoir me reposer. Juste une demi-heure à somnoler sur la banquette, et on repart.

Immense vallée glaciaire ouverte devant nous. De l'herbe et des souilles au milieu, et des versants de roche nue d'origine volcanique de chaque côté. On se prend des paquets de vent dans la gueule mais j'avance vaille que vaille, me tenant parfois à l'épaule de Philippe. Passage de la rivière du Sud avec de l'eau jusqu'aux cuisses, l'eau est gelée et le froid m'affaiblit un peu plus. Je lève les yeux vers le ciel et constate que le temps se dégrade, couvercle de nuages noirs qui se referme sur nous. La « météo plutôt favorable », cela devient, dans la bouche des deux Rés'Nat' :

- Une tempête de neige nous arrive droit dessus !

Et en effet, quelques minutes plus tard de gros flocons commencent à tomber, et quand nous arrivons enfin à la cabane du Val Studer, c'est un paysage hivernal qui nous entoure.

Petit échange radio dès notre arrivée, et cela se confirme: il va continuer de neiger dans la zone, il a également neigé à Port-aux-Français, mais ça n'a pas tenu.

- Eh bé, dit Marc, l'hiver commence tôt cette année !

Profitant d'une accalmie, Philippe et Jean-Paul partent pêcher dans une rivière, et Marc s'occupe d'allumer le poêle pendant que je me repose, allongé sur un des lits.

Quand je me réveille, mes trois compagnons sont déjà à table et m'invitent à les rejoindre.

- Faut que tu manges !

Et je leur obéis, pensant à la randonnée du lendemain. Dehors, il continue de neiger, et le vent siffle tout autour de la cabane.

Le reste de la soirée, je la passe à écouter vaguement les autres causer, incapable de me concentrer sur quoi que ce soit d'autre. Je suis le premier couché, pas la peine d'essayer de lire. Je déserte et j'ai honte.

- Tu es sûr que tu vas pouvoir marcher ? me demande Philippe au petit-déjeuner.

- Je me sens beaucoup mieux, ça va aller. J'irai à mon rythme.

Dehors la vallée est très large et couverte de neige, le vent souffle fort, et comme nous l'avons de face et qu'il n'y a rien pour s'abriter la marche est vite épuisante. Les sommets qui nous entourent ne sont pas très élevés (« des monts, pas des montagnes », s'exclame Marc qui vient ici pour la première fois), et l'on décide de faire l'ascension du Crozier. Alors que nous sommes presque en haut, la neige recommence à tomber, et comme je n'en peux plus je m'arrête et j'aperçois trois silhouettes disparaître dans la tempête. Je ne sais plus trop ce qui s'est passé ensuite: jambes lourdes à nouveau, vertiges, j'ai perdu tout à coup connaissance.

La suite, c'est Philippe qui me l'a racontée: affolés, ils m'ont porté jusqu'à la cabane où je suis revenu à moi. Là ils ont décidé de me redescendre illico presto à la cabane Jackie où, prévenu par radio, le médecin de la base est venu en 4x4. Puis retour motorisé, on est à Port-aux-Français dans l'après-midi.

Fin de la manip Val Studer. Je n'aurai pas vu les rennes de Kerguelen que je rêvais tant de voir (dans la voiture, Marc me promet de me passer quelques-unes de ses photos).

Au Samuker, l'hôpital de Port-aux-Français (en fait un préfabriqué tout ce qu'il y a de plus modeste). Prise de sang et tout le tralala, suis sous perf et j'ai beaucoup dormi depuis mon arrivée. Vu le médecin qui m'a engueulé. Ce matin, au réveil, la voix de Fanny murmurant à je ne sais qui dans le couloir: « C'est le dingue qui est venu ici pour lire, il mange rien et on l'a laissé partir en manip ! Le Dis-ker est furieux ». Diane m'a amené mon ordi sur lequel j'écris depuis ce matin, et je sens que je vais déjà beaucoup mieux. Il me tarde de pouvoir me remettre au travail.

Diane passe me voir après le lâcher du ballon-sonde, et me donne la météo des prochains jours (à vrai dire je suis devenu un peu méfiant depuis Val Studer). Elle a avec elle l'exemplaire d'*Amérique* que je lui ai prêté.

- Le roman s'intitule aussi *Le Disparu*. Karl Rossman fait un voyage en Amérique, et son voyage est comme une disparition. Je me demande si je ne vais pas disparaître moi aussi, aux Kerguelen !

- Si tu continues à manger si peu, c'est ce qui va t'arriver !

Diane accepte gentiment de me lire les premières pages du récit.

- « Lorsque, à seize ans, le jeune Karl Rossmann, que ses pauvres parents envoyaient en exil parce qu'une bonne l'avait séduit et rendu père, entra dans le port de New York sur le bateau déjà plus lent, la statue de la Liberté, qu'il observait depuis longtemps, lui apparut dans un sursaut de lumière ».

Suivent les pages où Karl, ayant oublié son parapluie au fond du bateau, part le chercher. Il fait la connaissance du chauffeur, d'un officier de bord et de deux fonctionnaires de l'administration du port, et l'on est déjà dans l'univers du *Procès*, on oublie qu'on est sur un bateau, dans le port de New York. J'interromps alors Diane à un endroit du récit et lui demande de relire un passage qui m'est resté dans la tête depuis ma première lecture. Kafka y décrit le port vu d'une fenêtre du bateau, scène où sont évoqués des petits canots à moteurs, des embarcations plus grandes où sont assis plein de passagers, tout un monde lointain et inconnu surgit devant nos yeux: « C'était un mouvement sans fin, une agitation qui se transmettait de la mer turbulente aux pauvres hommes et à leurs œuvres.

- Voilà, juste quelques lignes, et on y est. Le labyrinthe du navire s'ouvre sur celui de la ville moderne.



- Kafka est-il allé lui-même à New York ? demande Diane.

- On pourrait le croire en le lisant, pas vrai ? Trois de ses neveux ont émigré en Amérique, et je suppose que cela lui a donné envie d'y aller par l'écriture. On parlait beaucoup des USA dans les journaux pragois avant guerre, il devait les lire et voir les photos... Mais laissons Kafka si tu veux bien ! Je sors quand ?

Je suis sorti de l'hôpital et j'ai rejoint ma chambre à pied, je vais beaucoup mieux. Je n'ai pas répondu à la convocation du Disker et suis bien décidé à ne pas me rendre à la Résidence pour m'y faire engueuler. Je sais ce qui m'attend: un blâme, et l'interdiction de m'éloigner de Port-aux-Français. « Île de la Désolation »: c'était donc vrai ! Toute la journée je rumine de sombres pensées: que suis-je venu faire ici exactement ?

Et puis soudain l'éclaircie: David et Philippe qui viennent me voir, tous les deux souriant.

-- On est allés voir le bosco, et il est prêt à te déposer à Molloy demain matin très tôt. Il n'y a personne à la cabane, tu peux t'y planquer quelques temps.

Je les serre tous les deux dans mes bras, les larmes aux yeux.

Une île au fond du golfe du Morbihan: c'est Molloy. Comme convenu, le bosco me dépose dans une crique peuplée d'éléphants de mer, et je suis accueilli par un concert improvisé de petits, moyens et énormes rots auquel se joignent des otaries, charmantes bêtes. Je fais attention de ne pas m'approcher de ces dernières, les femelles ayant la mauvaise habitude de vous foncer dessus sans prévenir (au moins elles s'arrêtent à quelques mètres de vous, les mâles sont paraît-il moins agressifs, mais quand il leur arrive de foncer ils vont jusqu'au bout).

C'est une île avec très peu de relief, qui s'élève d'à peine une vingtaine de mètres au-dessus du niveau de la mer à son extrémité nord. À l'intérieur des tapis d'azorelle où aiment nicher les oiseaux, et vers la côte des rochers souvent couverts de lichens. Je marche une petite heure jusqu'à la cabane en tôle, exposée à tous les vents. Beau soleil qui ne dure pas, le soir il commence à pleuvoir et je reste à l'intérieur, poêle allumé.

Je suis assis à l'intérieur (c'est la tourmente depuis deux jours et deux nuits, je n'avais pas regardé la météo, mais à quoi bon ici), et je lis. À la table, à la lumière d'une bougie, même en pleine journée. Mais fait-il jour ou fait-il nuit, je ne saurais dire. Dans la pénombre du jour, je lis. Dans l'obscurité de la nuit, je lis aussi. Allongé sur le lit à deux pas derrière la table, je continue à lire. Sans livre, les yeux fermés et endormi, je continue à lire. Lecture plus profonde, lecture nouvelle pour moi. Je navigue à l'intérieur de ma cervelle et des phrases continuent à se déployer, multiples, mouvantes, rapides. Interminables. J'ouvre les yeux et ce sont les mêmes phrases qui se dessinent dans le petit aquarium de la cabane, alors qu'auparavant mes yeux de lecteur nageaient dans un vaste océan, à la profondeur infinie. Je poursuis la lecture allongé mais éveillé, ou assis à la table endormi. Dans la pénombre du jour, dans l'espace minuscule de la cabane. Je lis quelques heures en plein jour (je crois), puis c'est de nouveau la nuit (peut-être), il pleut toujours dehors et le vent cogne contre la porte, ça continue à lire en moi. Je me rendors, et mes yeux sont toujours éclairés par la lumière de la bougie, dans l'obscurité de la nuit. Je suis allongé sur le lit ou assis

à la table, océan vaste et profond, mes yeux nagent, j'avance.

Tous les deux suivant la côte de l'île. Etonnant qu'il ait accepté de sortir finalement (bon, il faut dire que le temps s'est nettement amélioré pendant la nuit). Il se penche vers quelques rochers qu'il effleure de la main, comme il faisait jadis. Autre lichen, pas de doute, semble-t-il dire (mais jamais il ne parlera). Pas d'arbres ici (là il vient de lever la tête vers le ciel), c'est quand même un étrange pays. Tu voudrais rentrer peut-être, prendre le prochain bateau ? Eh bien sache qu'il n'en passe pas si souvent, des bateaux ! Mais tu es bien ici, dis-tu d'un geste de la main. Les oiseaux, ah, les oiseaux, étranges aussi ces oiseaux ! (bras levés vers eux lorsqu'ils passent au-dessus de nous). T'attendais quoi, des perdrix ? (et vision rapide du conteur silencieux tenant son fusil, pan, pan). Albatros à sourcils noirs, skuas, sternes, je lui dis, les connaissant par cœur maintenant les volatiles de Kerguelen. Oh, tant d'animaux, semble-t-il presque murmurer, cherchant sa canne qu'il a oubliée sur un rocher. T'en avais pas autant, là-bas, hein ? Quelques sangliers, des lièvres et pas beaucoup, des loirs

aussi. Il s'assoit sur un rocher et me signale une petite place à côté de lui. Oh, s'asseoir à côté de lui, s'asseoir contre lui et écouter son silence, son silence d'homme surpris. Venir ici un jour, j'aurais jamais cru ça possible, disent ses yeux. Puis la canne pour remuer quelques cailloux sur le sol, geste que tu aurais fait aussi là-bas.

Que dire au manchot papou ? Il passe un matin avec d'autres de sa petite bande, il est minuscule, m'arrive aux genoux, s'agenouiller donc, s'asseoir à côté de lui pour qu'il ne soit plus effrayé, et alors commence un dialogue muet, lui les ailerons écartés vers l'arrière, moi les mains posées sur l'herbe et les yeux écarquillés. On le plaint un peu pour son nom, l'animal: encore un savant qui dut le trouver amusant, et si petit, n'est-ce pas, comme ces hommes de Nouvelle-Guinée (mais sont-ils vraiment petits, les Papous de Nouvelle Guinée ?). Mais lui s'en moque de son nom et vous observe avec une candeur émouvante, oui, tout est émouvant chez le manchot papou, pas étonnant que les touristes qui passent aux Kerguelen fondent devant le manchot papou, tout mignon, tout drôle, mais moi ce qui m'émeut c'est la qualité de son

regard, sa capacité à observer l'homme, ah, si je savais observer comme le manchot papou !

Traversé par des animaux. D'abord des chiens et des chats, leurs aboiements, leurs miaulements anciens (et odeurs dans les tapis et jusque dans ses vêtements).

Traversé par tant d'animaux, certains inconnus et sans nom qu'on porte sur soi et en soi, microscopiques.

Traversé par les animaux de la ferme, ô combien innocent le petit garçon dans l'étable qui entend les bêtes souffler et respire leur souffle profond.

Traversé aussi par tous les animaux du dehors, nouveaux à chaque coin du monde.

Traversé par des rats. Traversé par des murènes. Traversé par des pieuvres.

Traversé par tant d'animaux dans sa viande à lui, dans sa viande d'animal.

Et toutes les traces laissées. Et toutes les gueules d'animal qu'on dévisage comme celles des voisins (un visage alors ?).

Traversé par des animaux si vastes qu'ils portent un continent sur leur dos (les plus petits une simple île).

Traversé par des cris d'animaux: singes entendus au zoo, à la télé, dans des cages toujours; vaches dans la campagne; éléphants et lions dans la série que regardait l'enfant (trop de présences animales pour l'enfant).

Traversé par tant de cris d'animaux, la plupart inconnus et qui parcourent le corps depuis si longtemps déjà.

(Mais le chien ne crie pas ? Le chat non plus ? Les animaux domestiques, les animaux qui vivent auprès de l'homme ne crient pas. Seul crie l'animal lointain, blotti en vous.)

Traversé par la vie animale. Se nicher, se lover, s'aplatir, ramper, lécher, sauter, courir, guetter à l'ombre.

Traversé par la rêverie animale. Formes indistinctes, odeurs qui passent dans le rêve, gémissements et secousses au cœur de la nuit.

Traversé au-delà des mots, dans sa viande intérieure, dans sa viande de pieuvre déjà, dans sa viande de chien encore et toujours.

Traversé au plus profond alors, écoutant, flairant le passage incessant des animaux, escalier qui descend dans la viande traversée, escalier qui mènerait au cœur inconnu de l'homme.

On m'a aidé. Seul je ne serais pas arrivé. On m'a aidé du plus loin à venir jusqu'ici.

Michel le commandant du navire faisant un crochet à l'île du Cimetière m'a aidé. Sans lui jamais je n'aurais retrouvé le conteur silencieux, apparu quelques jours plus tard suite à cette visite.

Philippe m'a aidé rien qu'en buvant chaque jour un thé avec moi. Et Diane avec son ballon-sonde, et David avec ses albatros, et Francis avec ses chats.

Mais on m'a aidé de bien plus loin encore. Tant d'hommes et de femmes m'ont aidé à venir jusqu'ici, ne serait-ce qu'en me faisant pressentir la destination, le plus souvent par un simple geste ou par une parole brève: « Oh, c'est juste là-bas, de l'autre côté de la colline » (et puis derrière la colline il y avait une autre colline).

Et je ne serais pas arrivé ici sans les livres de poche alignés au grenier dans une maison de l'enfance, livres que je feuilletais, parfois commençais à lire, chacun de ces livres écrit par un homme, chacun de ces livres contenant une foule d'hommes qui eux aussi m'ont aidé en me poussant parfois à simplement partir.

On m'a aidé du plus loin, de manière énigmatique sou-



vent, car certains livres - comme certains hommes - sont des énigmes qu'on n'élucidera jamais, et qui à cause de cela vous poussent plus loin dans l'inconnu.

Oui, on m'a aidé. Seul je ne serais pas arrivé.

Pas une seule fois une voix humaine. Voix animales - dit-on *voix* pour les animaux, si l'on dit *gueule* au lieu de *visage* ? -, voix animales tout autour, mais pas une seule fois une voix humaine tout au long de ces jours dans la cabane ou au dehors.

Mais l'humanité n'a pas disparu, car dans le livre on entend tout: les hommes, les animaux, les vents de la terre, les vagues de l'océan, le craquement des arbres, et même les songes de tout ce qui vit. Dans le livre, on entend le monde gronder à travers le corps de celui qui écrit, le monde passe par lui, tout passe par lui, jusqu'à l'effondrement de la terre. Les rafales de vent et la pluie cognent contre la cabane, mais en vérité c'est par le livre que ça passe, et par le corps de celui ou celle qui écrit.

J'entends le monde dans le livre, pas une seule voix humaine aux alentours, une voix après l'autre dans le livre,

ou plutôt la voix infinie des hommes et de tout ce qui vit sur la terre, à travers la terre.

Un matin, Philippe et David arrivent à la cabane accompagnés du bosco. Mines tristes. Je sais bien pourquoi ils sont venus.

- Le Disker veut que tu rentres à Port-aux-Français. Il a contacté un navire de pêche sud-africain dans le coin, il t'emmènera jusqu'à Johannesburg et de là tu pourras prendre un avion pour la Réunion.

- On se doute bien que ça ne te fait pas plaisir, ajoute David.

On reste silencieux pendant quelques minutes, puis je réagis aux nouvelles:

- Vous voulez une tasse de thé ?

On passe un moment devant la cabane, au soleil, et puis avant de partir on va faire un tour des nids d'albatros à sourcils noirs.

De retour à Port-aux-Français. Philippe m'avait prévenu: le Disker a fait retirer les affaires de ma chambre, et quelqu'un s'est installé à ma place. Je trouve mes deux cantines

remplies dans le couloir. Philippe me laisse sa chambre pour la nuit et dormira chez David.

Devant mes amis qui sont écœurés, je fais mine de prendre ça à la rigolade:

- De toute façon, il fallait bien que je parte, je n'avais plus de thé vert !

## Départ

Je me réveille et me lève aussitôt. Dehors, pas un souffle de vent (la première fois depuis que je suis ici !). Il a neigé pendant la nuit, une pellicule blanche recouvre le sol et les toits des bâtiments, et ce nouveau paysage renforce encore un peu plus le sentiment d'isolement.

Les quelques éléphants de mer tranquilles sur la grève, dernier salut. Je me penche aussi pour la dernière fois sur les durvilléas, ces algues brunes géantes qu'on trouve partout ici sur le littoral, qui se développent et prolifèrent là où il y a du ressac (c'est les amis ornithos qui m'ont appris leur nom quand nous étions en chemin vers Ratmanoff). Je les touche dans l'eau agitée, elles sont toujours en mouvement, semblables à des lanières de cuir, je laisse mes mains épouser leur danse qui évoque des visions intérieures.

Quand je me relève, j'aperçois le Disker qui vient vers moi:

- Comment allez-vous, cher ermite ? Tenez, j'ai pensé à vous, voici une brochure sur notre résidence d'artiste de

l'an prochain. Le thème est « Géopoétique de la calotte glaciaire ». Je suis partisan d'une approche transdisciplinaire, il faut que savants et écrivains travaillent main dans la main, comme au dix-huitième siècle ! Déposez donc votre candidature, je l'appuierai ! Ne m'en veuillez pas pour ma sévérité, c'est pour votre bien que j'ai agi ainsi. Je suis garant de la sécurité de mes administrés, et donc de leur santé. Revenez-nous donc en pleine forme, avec quelques kilos en plus ! L'art n'est-il pas l'affirmation d'une « grande santé », comme dit le philosophe ?

Et le Disker me serre la main chaleureusement, tandis que je me détourne déjà en murmurant sans rage, simplement pour m'alléger: *Fous-moi la paix.*

Ensuite, je me réveille une seconde fois. Diane, Philippe et David sont déjà debout et ont préparé un petit-déjeuner dans la cuisine. Je leur laisse quelques-uns de mes livres: « Pour vos longues soirées d'hiver », leur dis-je, ou une phrase de ce genre, qu'on prononce de manière mécanique au moment de se séparer.

Ensemble, nous marchons jusqu'au port et nous montons sur le chaland. Le navire est à une cinquantaine de mètres en face. Mer calme, mais ça tangue quand même à l'arrêt,

on hisse les deux cantines, puis vient le moment où je dois monter à l'échelle de corde, moment un peu comique dans toute cette tristesse. Le commandant m'accueille à bord, je lance *adieu, adieu les amis* en me penchant une dernière fois (Diane qui crie quelque chose, mais je n'entends pas à cause du bruit des moteurs). Un gars me conduit à ma cabine. Obscure, sauf un petit carré lumineux sur la table près du hublot. Je m'approche et reconnais mon ordinateur, il est allumé. Sur l'écran, des photos d'éléphants de mer, d'otaries, de sternes, de manchots, et dans un coin l'interface de mon blog ouverte. Aussi, toutes sortes de ressources sur les Kerguelen, historiques, géographiques, scientifiques, surtout zoologiques. Je m'assois face à l'écran et c'est à présent une seule image qui le remplit: c'est moi, oui, pas de doute, c'est bien moi en face, dans ma chambre de Saint Denis de la Réunion, en train de taper sur le clavier de mon ordinateur, de l'autre côté de l'écran. Et soudain apparaissent ces mots qui commencent à défiler: *Y a-t-il encore des voyageurs ?*

- Bah, me dis-je, une vidéo ancienne qui se sera ouverte toute seule !

Et, à peine troublé, je me lève et regarde par le hublot: le

chaland est amarré, Port-aux-Français couvert de neige s'éloigne tout doucement, dernière vision bleue de cet étrange voyage aux Kerguelen.